

A
RB

Bulletin de l'Association des Amis de
Robert Brasillach

142

Hiver
2017

J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)

THÉÂTRE DE LA COUR SAINT-PIERRE

Rue de l'Evêché 3 Téléphone 25 53 37

Sous les auspices des Groupes Dannunziens de Suisse

Causeries-portraits

**ILS
REVIVRONT
DEVANT VOUS...**

Malaparte par GIUSEPPE PATANÈ

le 23 novembre à 17 heures

Sacha Guitry par GEORGES OLTRAMARE

le 27 novembre à 20 h. 45

Brasillach par JEAN HORT

le 9 décembre à 20 h. 45

Prix des places : Fr. 2,50 et Fr. 3,50 Location au bureau du Théâtre
Abonnement pour les trois conférences Fr. 6,— Programme Fr. 0,50

Association des Amis de Robert Brasillach
Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch
blog : arb6245.over-blog.net

Conseil de direction :
Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile Dugas,
Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50. — / 50 €
À doubler pour un exemplaire numéroté des Cahiers sur papier
Vergé (préciser CN).
Suisse : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève
IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9
BIC POFICHBEXXX.
France : Par chèque à l'ordre de Madame Monique
DELROIX, BP 19 60240 Chaumont-en-Vexin France ou
Compte 00057000342
IBAN FR76 3000 3002 9500 0570 0034 266
Belgique : 50 € ING, versement à l'ordre des ARB,
Compte 310-1663442-75 ;
IBAN BE05 3101 6634 4275.
Autres pays : CHF 50. — Versement à l'ordre des ARB,
CCP 12-94222-9 Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9
BIC POFICHBEXXX.

SOMMAIRE

- Page 2 : Le mot du Président
Pages 3-4 : Étude : Question sur la responsabilité de l'écrivain, Société d'études céliniennes 2008
Page 4 : Réédition audio : Les Poèmes de Fresnes de Robert Brasillach
Page 5 : Conférence : Robert Brasillach : notes et repères, ARB conférence du 1^{er} décembre 2001
Pages 6-8 : Presse : l'anarchisme de droite, Réfléchir & Agir n°43, hiver 2013
Page 9 : En Bref : Roger Garaudy (1913-2012) ; Brasillach au théâtre
Page 10 : Nos ARB nous écrivent
Pages 11-12 : Brasillach, Céline et « Je Suis Partout », Marc Laudelout, Bulletin Célinien
Page 13 : Echos de presse : Entretien avec P.-G. de Roux ; Livr'arbitres est de retour, Élément n°133, 2009
Page 14 : Témoignage : Robert Brasillach et Guy Môquet, Jean-Luc Leopoldi
Pages 15-24 : Inédit : le vrai Brasillach, Anne-Marie Bouyer
Page 25 : Lecture : Maurice Bardèche : Nuremberg I et II (réédition 2016), Réfléchir & Agir n°55 hiver 2017
Pages 26-27 : Presse : Une autre collaboration, Nouvelle Revue d'Histoire n°8, septembre-octobre 2003
Pages 28-31 : Brasillach sur le net
Pages 31-33 : Brasillach aux enchères
Page 33 : Notes de lecture
Page 34 : Lecture : Je Suis Partout, Anthologie (1932-1944), Philippe d'Hugues, Auda Isarn 2012
Pages 35-36 : Lecture : Dietrich, Oberstgruppenführer, Klemens Wingler, 2009
Page 36 : Les ARB à l'Institut Emmanuel Ratier, MD
Pages 37-39 : Notes de lecture
Page 39 : Le document : Brasillach au Théâtre de la Cour Saint-Pierre
Page 40 : Index

Chers ARB,

Sortir quatre livraisons du Bulletin par an (160 pages) est devenu difficile, vu le travail que cela implique, mais également pour des raisons financières, coûts postaux notamment. Ensuite, cette cadence peut porter atteinte à la qualité du journal et mobilise du temps qui pourrait être consacré aux Cahiers, dont le suivi se révèle de plus en plus chronophage. Enfin, tant Manuel Heu, qui a de nouvelles charges familiales et professionnelles, que le soussigné, qui doit faire face à une conjoncture difficile, ne peuvent donner au Bulletin tout le temps nécessaire, c'est pourquoi il faut désormais faire appel à des aides extérieures et payantes pour nous épauler. C'est ainsi qu'avec Monique Delcroix, qui assure son poste de trésorière avec une vigilance de chaque instant, il a été décidé de réduire notre périodicité à 3 numéros par an, dès 2018, ce qui reste bien supérieur à ce qui se faisait il y a quelques d'années.

Ce numéro publie une belle étude d'Anne-Marie Bouyer qui n'avait pas trouvé sa place dans les Cahiers, ainsi qu'un florilège de commentaires parus sur le net en 2012, en écho à l'affaire Le Pen-Brasillach (cf. notre Bulletin 131). Si d'aucuns considèrent que certains propos hostiles n'ont pas leur place ici, nous pensons au contraire qu'ils reflètent un phénomène médiatique incontournable, celui des réseaux sociaux; ils montrent la façon dont Brasillach y est perçu par les jeunes générations, en rappelant que le Bulletin n'est pas un organe paroissial, mais l'expression de TOUT ce qui se dit et s'écrit sur le poète de Fresnes, quitte parfois à déplaire. Vos avis à ce sujet retiendront toute notre attention.
En vous remerciant encore pour votre fidélité.

ARB

ÉTUDE : Question sur la responsabilité de l'écrivain au sortir de la seconde guerre mondiale

« Ainsi Mauriac, se servant de phrases telles que « le printemps de l'unité française », ou « notre frère retrouvé », travaille-t-il déjà, tout comme Paulhan et toujours en pleine guerre, à la réconciliation, afin d'éviter les pires excès de la guerre civile. Mais ce travail conciliatoire se fait, bien entendu, dans le contexte du procès de Robert Brasillach, condamné le 19 janvier, et fusillé le 6 février 1945, le général De Gaulle ayant refusé la grâce. Sans doute Petitjean réfléchit-il à son propre cas dans le contexte du procès Brasillach. Toujours au front, très exposé en première ligne, Petitjean écrit de la Forêt noire pour demander : « Alors – je ne prends bien entendu ces deux termes que comme symboles, et j'ignore les questions de fait / pourquoi gracie-t-on Béraud cette ordure, et fusille-t-on Brasillach, qui avait une foi et une fidélité (même si elles étaient inverties) ? On rassure les lecteurs de Gringoire, qu'il faudrait terroriser. Et on cabre à jamais les quelques centaines de garçons – j'en ai connu, il était si facile de se les rallier et cela en valait la peine – qui croient en Brasillach (.. ;) Tachez de me répondre, je vous en prie. » (réponse de Paulhan)

« Il est bien difficile de condamner à mort les gens, sans les croire coupables ; et bien difficile de les croire coupables, sans définir d'abord quelque crime. Le crime était, dans la circonstance, « intelligence avec l'ennemi ». Cela peut s'entendre en deux sens, dont le sens faible est : « faire ce que l'ennemi souhaite qu'on fasse », et le sens fort : « prendre langue avec l'ennemi, et s'entendre avec lui sur ce qu'on fera ». Le sens faible, dans la circonstance, est très précisément le sens-Béraud ; et le sens fort, le sens-Brasillach. Donc, la grâce là, l'exécution ici allaient assez bien de soi. Ajoutez que Brasillach avait conseillé, dans son journal, certaines exécutions (de communistes, d'otages français) qui dans la suite se sont faites. Toutes les recommandations et pétitions (dont j'ai signé l'une, qui rappelait simplement que le père de Brasillach avait été tué en 14) ne pouvaient rien là-contre. Cela dit, qu'un esprit aussi frivole que Brasillach ait pu se conduire de façon à être un jour jugé digne de la mort, cela en dit long sur une incohérence profonde de nos mœurs. On en reviendra, j'espère » (p.44)

« La polémique entre « indulgents » et « intransigeants » prend d'abord corps dans la polémique entre Camus, qui défend l'idée d'une justice sévère, et Mauriac, qui réclame l'indulgence au nom de la charité. En réalité, Mauriac dénonce « l'arbitraire » des décisions de justice. A la suite du procès d'Henri Béraud, Mauriac proteste contre ce qu'il considère comme un jugement « inique », Béraud étant, affirme-t-il, innocent du crime d'intelligence avec l'ennemi. Il en appelle à la solidarité entre écrivains et invoque le fait qu'un « écrivain français appartient à notre patrimoine » il ajoute cependant : « Si Béraud avait commis le crime pour lequel il a été condamné, son talent ne serait pas à mes yeux une excuse. » Cet argumentaire frappe par son ambivalence et condense à lui seul les termes du débat à venir sur la responsabilité de l'écrivain. D'un côté, mettre à mort un écrivain, c'est amputer le patrimoine national, c'est priver la France d'une de ses gloires. Comme l'avocat de Béraud, celui de Robert Brasillach recourra très largement à cet argument, en citant le témoignage d'écrivains de renom comme Marcel Aymé, Paul Valéry et François Mauriac. C'est aussi l'argument évoqué par nombre d'écrivains en faveur de Céline, notamment Henry Miller, qui y voit une raison suffisante pour le dédouaner : « le monde peut bien fermer les yeux sur les « erreurs » (s'il s'agissait d'erreurs) de quelques hommes éminents qui ont tant contribué à notre culture », écrivait-il à Maurice Nadeau.

Mauriac avait cependant précisé que si Béraud était coupable du crime dont on l'accusait, le talent ne serait pas une excuse. En fait, le talent peut même constituer une circonstance aggravante : la responsabilité de l'écrivain n'en est en effet que plus grande. Le réquisitoire du procureur lors du procès Robert Brasillach s'ouvre sur le rappel du « puissant prestige » dont jouit le jeune écrivain, « paré de toutes les séductions de l'éloquence persuasive », dans un pays qui a « toujours placé au premier rang les mérites de la plume ». Et il lui reproche d'avoir « abusé de ses dons, de cette autorité ». On voit ici que la responsabilité pénale est mesurée d'après la « considération », au sens de Max Weber, le prestige social dont jouit l'écrivain dans la société française et les attentes à son égard. Il a donc une imprégnation de la définition pénale de la responsabilité par la conception sociale de la mission de l'écrivain.

Cette conception de la responsabilité est partagée par les écrivains inculpés de cette génération, en particulier Brasillach et Drieu La Rochelle. Brasillach avait d'emblée décidé, à la différence des précédents

accusés qui avaient émis des regrets, de ne pas se renier et d'assumer pleinement ses responsabilités, terme qui revient à plusieurs reprises dans ses réponses à l'interrogatoire du juge.

« j'ai toujours eu le plus vif sentiment de cette responsabilité du chef, de cette responsabilité de ceux qui ont pu entraîner d'autres hommes et c'est même pour cela (...) que je suis ici et pas ailleurs, dans d'autres pays étrangers : parce que je n'ai pas voulu abandonner les gens qui ont pu croire en moi ».

plus que les précédentes, l'exécution d'un écrivain reconnu et jeune frappe le monde des Lettres de stupeur et suscite un débat sur la responsabilité de l'écrivain dans la presse en mars 1945. Peu après, Drieu La Rochelle se suicide. Dans l'exode, sorte de testament qu'il a laissé, il revendique la pleine responsabilité de ses actes en tant qu'intellectuel :

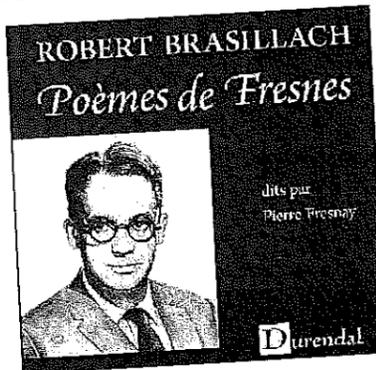
« Je me suis conduit en pleine conscience, au milieu de ma vie, selon l'idée que je me fait des devoirs de l'intellectuel. L'intellectuel, le clerc, l'artiste, n'est pas un citoyen comme les autres. Il a des devoirs et des droits supérieurs à ceux des autres ».

Après l'exécution de Brasillach, le bruit se répand que l'épuration frapperait plus sévèrement les intellectuels que les industriels. Si on demande la peine de mort contre un poète comme Brasillach, quelle peine réserve-t-on aux marchands de canon, avait lancé Me Isorni lors du procès ? Vercors et Pierre Seghers considèrent quant à eux la responsabilité de l'écrivain comme supérieure à celle de l'industriel. (pp. 98-90)

Actes de la journée d'études Céline-Paulhan – Questions sur la responsabilité de l'écrivain au sortir de la Seconde Guerre mondiale – Société d'études céliniennes – 2008.

Réédition audio : Les Poèmes de Fresnes de Robert Brasillach

Présentation



Une très belle réédition, 2017 (édition Durendal), des *Poèmes de Fresnes* (dits par Pierre Fresnay) est disponible. Ce CD, de 50.11 minutes, contient un rematriçage de l'enregistrement de 1963 (SERP) ainsi qu'un fascicule avec les poèmes de Fresnes.

Le tout pour CHF 16.- (+4.- de port). Nos ARB intéressés peuvent passer commande à notre adresse ARB: Case postale 3763, CH-1211 Genève 3. France : Chèque de 20€ (port compris) à l'ordre de Monique Delcroix BP 19 60240 Chaumont-en-Vexin France

C'est la rencontre d'une voix ardente et d'une plume merveilleusement poétique qui a donné naissance à un chef-d'œuvre dont l'écoute est un enchantement. Cette voix, c'est Pierre Fresnay (1897-1975) qui se met tout entier au service des vingt-six *Poèmes de Fresnes*, derniers écrits de prison psalmodiés par Robert Brasillach (1909-1945), qui les voulait lier sous le titre *La mort en face*.

Si l'alliance de la plume et de la voix donne un effet saisissant, si l'on se sent emporté dans un univers de grandeur et de sacrifice, c'est qu'en l'occurrence Brasillach est plus qu'un poète : il est une âme qui, s'ouvrant à l'Espérance et mue par la grâce de Dieu, s'élève, se purifie, se simplifie jusqu'à mourir au bord de l'éternité en un renoncement qui fait de lui l'égal des grands héros de l'humanité et l'humble frère des saints : j'essayais le plus possible d'accepter.

Parce que l'ascension de son âme est véridique et du meilleur aloi, Brasillach nous apparaît profondément humain : épris de la vie, affamé d'amitié, fier de loyauté. Je pensais avec douceur à tous ceux que j'aimais, à tous ceux que j'avais rencontrés dans ma vie. En raison de cette tendresse qui demeure au sein d'un courage jamais

démenti, nous le sentons très proche de nous et sommes portés à trouver en lui un aîné fraternel et exemplaire.

L'écoute de ces poèmes est un grand moment d'admiration, de contemplation, de recueillement même, qui laisse au cœur qui dépasse l'injustice du jour de la terre un parfum de la paix d'ailleurs.

ANDRÉ SIASOM

CONFÉRENCE : ROBERT BRASILLACH : notes et repères

Né en 1909,

Robert Brasillach un des plus jeunes et des plus brillants écrivains de sa génération se tournera d'abord vers l'Action française de Maurras, fraîchement débarqué à Paris, où il trouvera le refus de la décadence française et la défense du classicisme qui s'exprimera très tôt alors qu'il fait ses écoles au lycée Louis le Grand :

1931 : *Présence de Virgile*, Robert BRASILLACH a 22 ans

1950 : Édition posthume de *L'Anthologie de la Poésie Grecque*.

Ne se reconnaît pas dans une droite nationale archaïque et poussiéreuse qui lui fera tourner le dos à l'AF et à son maître Maurras qui refusera d'assumer un rôle d'acteur de l'Histoire pour être un simple spectateur. Refusera également la germanophobie pathologique et obsessionnelle du vieux Maître de l'AF.

Rupture avec le nationalisme intégral, dépassement de ce préfascisme qui devait incarner la jeunesse du nationalisme.

Ne trouve pas dans les imitations françaises du fascisme italien (faisceau de G. Valois) l'élan vital du fascisme authentique, cette mystique de la jeunesse. Mais Robert BRASILLACH n'adhérera jamais à aucun parti ni formation militante. Refus du monde moderne, attitude individualiste et un tempérament anarchiste, Robert BRASILLACH fera sienne, dans les divers temps de l'occupation ce cri d'un jeune déçu de la Révolution nationale : « au fond, nous sommes des anarcho-fascistes ! »

Robert BRASILLACH conservera jusqu'au bout une profonde vénération pour le vieux maître, mais c'est dans le fascisme qu'il trouvera l'union du Génie national et d'une doctrine sociale forte. Refusant d'être un « Gladiateur de la bourgeoisie » Robert BRASILLACH saluera la révolution nationale espagnole et sera fortement séduit par la doctrine sociale de la Phalange de José Antonio. Avec Maurice Bardèche puis avec Henri Massis, Robert BRASILLACH consacra un premier ouvrage à une colossale *Histoire de la Guerre d'Espagne*, puis un second aux combattants de l'Alcazar de Tolède. Comme Drieu en 1934, Robert BRASILLACH tentera à son tour en Espagne, de définir son « socialisme fasciste ».

Consacra de nombreuses chroniques littéraires à José Antonio et à la Phalange.

Au socialisme fasciste répond le romantisme fasciste : exhalation d'une mystique communautaire, de la virilité et de la Jeunesse !

Robert BRASILLACH, *Notre Avant-Guerre* :

« Lorsqu'il parle aux Italiens de la terre natale et d'au-delà des mers, Mussolini est un grand poète, de la lignée de ceux de sa race, il évoque la Rome immortelle, les galères sur la Mare nostrum, et poète aussi, poète allemand cet Hitler qui invente des nuits de Walpurgis et des fêtes de mai, qui mêle dans ses chansons le romantisme cyclopéen et le romantisme du myosotis, la forêt, le Venusberg, les jeunes filles aux myrtilles fiancées à un lieutenant des sections d'assaut, les camarades tombés à Munich devant la Felderenhalle ; et le poète Codreanu des Roumains avec sa légion de l'archange Michel. Il n'est pas de politique qui ne comporte sa part d'images, il n'y a pas de politique qui ne soit visible. »

La découverte de l'Allemagne est une révélation pour Robert BRASILLACH. Les cérémonies de Nürenberg susciteront un mélange de crainte et de fascination. C'est aussi un choc pour celui qui était formé par Maurras à l'école de la germanophobie. C'est le temps des cathédrales de lumière de Nürenberg et du fascisme immense et rouge.

Juin 40 : la France subit une guerre éclair, la plus grande défaite de son histoire qui aboutira à l'armistice, à une France coupée en deux. Le Maréchal Pétain dont les pleins pouvoirs ont été votés avec toutes les formes de la légalité, va proclamer les principes de la Révolution nationale. Ce sera le temps des 40 millions de pétainistes (Amoureux). BRASILLACH reviendra de captivité après quelques mois pour reprendre la rédaction en chef de *JE SUIS PARTOUT* qui reparait en février 41 et deviendra vite le principal journal de la Collaboration. L'équipe sera de Lucien REBATET, Alain LAUBREAUX Charles LESCA et plus tard Pierre-Antoine COUSTEAU dit PAC !

Pour beaucoup, dont BRASILLACH, c'est la voie sans retour du Nouvel Ordre Européen, qui conduira certains à l'exil (Bonnard), à la prison (Rebatet, PAC), au suicide (Drieu), au purgatoire (Céline) ou encore au peloton d'exécution (BRASILLACH).

Pour BRASILLACH, la Collaboration n'est pas conçue dans une optique belliciste, mais comme condition à un retour à la paix et à une alliance franco-allemande. Avec l'entrée en guerre du Reich contre l'URSS, l'ennemi prioritaire est clairement le bolchevisme, ce que refléteront alors les articles de la presse collaborationniste. Dès 1942 certains dont Robert BRASILLACH dénonceront une révolution déçue et Rebatet dressera un violent réquisitoire dans les *DECOMBRES* !

Conférence ARB du 1^{er} décembre 2001

RÉFLEXION

L'ANARCHISME DE DROITE,
l'exigence d'une liberté irréductible

J'écris pour exister davantage, pour que mon moi soit indispensable à la reviviscence de mon esprit, pour que ma lucidité ne soit pas atteinte par la paresse du conformisme. La vie pour les anarchistes de droite, c'est l'être conscient et créateur, où le moi ne doit pas se tromper de chemin comme le fit Maurice Barrès.

par **Eric Norholm**

Il faut que l'anarchiste de droite soit fidèle au niveau de ses actes à sa pensée et convertisse celle-ci en un aristocratie actif qui conquiert la grandeur plutôt que le despotisme d'un ego qui dit: MOI, je, revendiquant le néant et le défaut d'être au lieu d'une

recherche qui s'enrichit de l'expression de la réelle présence à la vie, acceptée dans tout ce qu'elle vous offre.

LIBERTÉ, JE SUIS TON NOM

L'anarchiste de droite est fidèle au passé, aux premières impressions de l'enfance. Comme l'écrit Bernanos, « je veux seulement que ma vie reste jusqu'au bout fidèle à l'enfant que je fus ». L'essentiel, c'est de ne pas reculer devant la logique que l'on s'est donnée. Le moi doit se vivre dans l'œuvre et dans les actes sans se compromettre avec la submersion du moi dans les fins promotionnelles de son nom. Les anars de droite pensent moins à leurs droits qu'à leurs devoirs, surtout quand leur devoir c'est l'irrespect devant la bêtise populacière. Les personnages d'Anouilh ne vivent pas pour l'existence, ils vivent, nous dit Lionel Richard, pour la valeur. La liberté, voilà une jouissance d'un petit nombre, et la revendication à la joie l'ode à la vie dans les exigences qu'elle suppose.

C'est comme l'écrit Léautaud, « ce qu'on doit rechercher le plus possible quand on est vivant ». Le désir d'être un volcan. Respecter les situations acquises? Que nenni. « Si nous ne trouvons pas cet état de grandeur où chacun peut aller un peu

plus loin, alors nous irons au plus pressé, nous retournerons dans la guerre », écrit Roger Nimier.

L'anarchiste de droite a pour parangon celui qui se défie des institutions et des honneurs qui enferment l'homme dans une identité figée et convenue alors qu'il revendique l'hérésie et ne cache pas sa sympathie pour les figures agonales de la littérature (Gide, Bataille, Arrabal, etc.) La solitude des anarchistes de droite est donc totale, leur rejet de la politique spectacle total, leur dégoût de la culture marchandise entier. Ce qu'un anar de droite revendique, c'est l'exigence faite action d'une authenticité existentielle qui se veut légitime envers et contre tout.

UN ÊTRE DÉRANGEANT

« Le secret du bonheur, c'est le courage. » (Darien) Agir sur soi et non se résigner dans un monde vauré dans la facilité de l'embrigadement des esprits: « L'action est la vraie grandeur de l'homme. » (Barbey d'Aurevilly) Il faut aiguïser son moi pour ne pas être accablé par l'idéal démocratique d'une culture pour tous. L'inégalité est un scandale? Il faut la revendiquer. Il faut savoir dire non à la pâte culturelle que l'on veut nous voir digérer pour de faire vivre le moi au-dessus de toutes les nécessités de la

RÉFLEXION



« Je veux seulement que ma vie reste jusqu'au bout fidèle à l'enfant que je fus. » (Bernanos, photo de Willy Ronis)

« L'anarchiste se comporte en seigneur dans un monde abîmé dans un bas matérialisme. »

l'impatience d'un dieu à venir, convaincu que sa violence réclame la réalisation de ses vœux d'infinie béatitude.

CONTRE UN MONDE LOURD

Les anarchistes de droite sont non seulement inutiles mais nuisibles à une société qui repose sur un consensus qu'il faut détruire par la contestation qui emporte l'anar de droite à se vouloir mu par une ambition intellectuelle éclatante. Darien: « Je veux faire entendre une protestation véhémement et superbe de la Liberté et de la Beauté contre la Laideur et la Servitude. » L'anarchiste de droite est, on l'aura compris, constitutionnellement un être révolté contre les idéologies collectivistes, « je ne me mettrai à genoux devant personne », et il n'acceptera aucune fatalité. Oui, l'anar de droite est « inutilisable ». Que faut-il reprocher à Drumont? D'avoir déclaré sa haine de l'Argent? Bernanos? Avant tout fidèle à lui-même, il veut transmettre à l'attention d'autrui son expérience intérieure d'un

vie sociale. L'anar de droite doit-il vivre dans une révolte permanente? Il est à craindre que oui parce que l'exigence d'une vie aristocratique en quête d'un absolu, cet enjeu, est dénié par la vie médiocre de l'homo tocquevillien rétif à la transcendance. A-t-on oublié le scandale suscité par la republication des *Décambres* de Rebatet? Les polémiques autour de Céline, de Gobineau? La violence pamphlétaire d'un Bloy? Les dépôts de plaintes, les lettres de menaces, la censure qui agrémentent la vie d'un anar de droite?

Celui-ci dérange les certitudes acquises sur les êtres et la vie à laquelle il aspire bouscule un mode de vie tout acquis au conformisme d'une pensée formatée par des médias ignares et incultes. Taguieff a bien montré que nos sociétés craignaient les pensées dangereuses des Titans indignés, convaincues de l'inégalité de l'homme, chose ô combien scandaleuse, vantant une aristocratie de l'esprit, une élite mue par un idéal qui exige la liberté sans compromission aucune, et dont la demande d'une beauté tant à accomplir qu'à admirer choque la laideur ambiante. Notre quotidien doit se vouloir étonnant, renouvelé par une vie cultivée par le goût et la force de l'âme qui chante sa joie d'exister. De Léon Bloy, on ne retient que le pamphlétaire, en occultant son œuvre morale, politique et religieuse. Il est « ce chrétien inouï » vivant dans

homme habité par des certitudes et des idées qu'il n'a jamais reniées.

« J'ai vécu et j'ai écrit » disait Léautaud: écrire, les gens ne savent pas ce en quoi c'est merveilleux, se juger, décider sans se soumettre au jugement d'autrui, vivre pour recueillir une part de l'esprit qui illumine l'existence de sa lumière accueillante. Il y a des livres qui vous bouleversent, dont le style vous impose un respect, et celui qui ressent cette noblesse de l'écriture magnifiée par l'amour de la vie devient plus proche de celui qui assume la part de violence d'une société apathique et démocratique. Mais ne faut-il pas passer par l'exil, parfois la prison, pour s'apercevoir comme Céline que le monde est lourd, lourd de préjugés et d'attentes régressives qui immoivent l'homme englué dans des artifices sociaux.

Un anarchiste de droite se doit de cultiver un regard nourri de l'orgueil de sa lucidité; sarcastique, il vit la société sous l'angle d'une férocité propre à l'esprit fort qui n'est dupe de rien, qui ne s'illusionne sur rien, mais qui, au contraire, se fait un malin plaisir à épinglez les vanités du réel pseudo-culturel que la chiourme sociale-démocrate promeut. Les anarchistes de droite n'ont pas peur de dire et d'assumer ce qu'ils pensent et ce qu'ils écrivent: leur liberté s'accompagne d'un devoir de rigueur, de vérité, et de sincérité: « Je ne doute pas d'être excommunié par l'intelligentsia française. » (Pauwels)



Paul Léautaud.



Léon Bloy, le désespéré.

RÉFLEXION



Interrogé sur ses contemporains de l'espace humaine, Céline avait eu cette sentence définitive: « Dieu qu'ils sont lourds! »

Comment se comporter dans notre monde décati quand on est un aristocrate se demande Drieu. Il faut savoir être inflexible car il y a bien un au-dessus du moi, c'est l'exigence d'être conforme aux règles d'une déontologie que l'on s'est prescrite pour échapper au cantonnement moutonnier du conscrit que tout à chacun est dans une vie bête à en mourir. L'anarchiste de droite ne peut s'empêcher de poser la question du sens de la vie parce qu'il attend d'elle plus qu'une vulgaire compensation à l'obéissance dont fait preuve la masse. Il faut pour l'anarchiste de droite épanouir son être dans la totalité de ses extensions vitales. Celui-ci n'est donc pas un être cynique et amoral, il est au contraire supérieurement moralisé et sévère vis-à-vis des penchants qui l'orienteraient vers le bas. Il lui faut absolument garder sa faculté à aimer la vie pour ne pas succomber à ce que subirent un Vaché, un Rigaut, un Cravan, un Giaouque, un Crevel. Ne s'asservir à rien et garder intacts ses aptitudes à une droiture qui confine dans nos sociétés à la stupidité.

« L'attitude aristocrate constitue, pour les anarchistes de droite, une évidence morale, politique, intellectuelle, une vérité d'instinct et de pensée qui leur paraît tellement flagrante et qui est chez eux tellement sentie et vécue qu'elle n'a aucun besoin d'être démontré. » (Lionel Richard)



Nietzsche, maître de volonté pour les hors-la-loi (huile de Munch, 1906)

« Le secret du bonheur, c'est le courage. » (Darien)

Mais ce qui seul compte, c'est de démystifier l'anti-culture qui se profile pour produire des cons. Contre la police de la pensée qui ne cesse de polluer la libre-pensée, l'anarchiste de droite répond par son impertinence, par son verbe d'exception, sa singularité vitale qui ose se prononcer malgré le caractère intolérable du propos envisagé. S'extraire de la masse, telle est la nécessité pour celui qui veut rejoindre les rives de l'indépendance intellectuelle et philosophique, autant dire l'accès à la pensée. Ils n'ont pas peur de revendiquer leur droitisme nietzschéen fait de la reconnaissance de la nécessaire existence d'une hiérarchie entre les êtres.

GRANDEUR ET VÉRITÉ

Un anarchiste de droite se distingue par son indifférence à l'égard de la désapprobation générale de la société à son endroit. Comme « Nietzsche, il rêve de ces hommes nouveaux qui ne seront pas populaires, qui ne pourront que faire horreur par leur dureté, leur orgueil, ils auront à faire de rudes besognes d'épuration et d'émondage; descendant dans les marécages de la pensée aliénée, ils risqueront parfois de périr de dégoût, si leur cœur trop tendre est encore capable de ce sentiment. » (Bianquis)

Nous vivons un temps où l'égalité est devenue un dogme social; aussi l'anarchiste de droite ne peut être que décrié, lui qui réclame une attitude vis-à-vis de soi où la grandeur se partage avec le désir de vérité sur ce qui mérite d'être vécu; et beaucoup de choses de l'homme ordinaire serait à retrancher: la télé, le loto, le sport, le sexe, les loisirs, le dilettantisme culturel, etc. Nous vivons dans des sociétés qui refusent

la promotion de l'excellence, et tout cela conduit comme l'écrivait Sorel à la décadence tranquille d'une société mue par la seule recherche de son pouvoir d'achat. Qu'a-t-elle donc à acheter sinon la bienveillance acritique d'une société appauvrie par une déculturation dont on ne mesure pas toutes les conséquences anthropologiques.

L'anarchiste de droite est condamné à la marginalité. Il ne peut revendiquer l'écueil qui est en lui que dans un désert. Face à lui, la bêtise. « Les canailles et les imbéciles sont innombrables, et c'est une grande tristesse à éprouver, que plus on vieillit, plus on s'aperçoit qu'ils sont nombreux. » (Léautaud) L'anarchiste de droite redonne au mot leur propriété intime, honneur, liberté, amour, fidélité, au nom d'une vérité perdue à cause du profit utilitaire que l'on retire de ce qui constitue des valeurs et non de simples usages sociaux. D'un ton grandiloquent et non d'un rapport usuraire à la vie, telle est ce qui constitue l'éthique de l'anarchiste de droite. Il se comporte en seigneur dans un monde abîmé dans un bas matérialisme. « L'aristocrate, écrit Paul Desanges, c'est le plus apte, le plus capable, le plus digne, le plus rayonnant, celui qui a beaucoup à donner, et qui le donne. Par cela même, il est responsable devant tous du bon usage de ses qualités. »

LIBRE

« Vouloir être libre donc, c'est s'en remettre à une transcendance oubliée, à un au-delà de l'homme (...) À l'origine de tout itinéraire de ce type, il y a toujours une lucidité glacée et brûlante à la fois. Seulement dès que cette lucidité pointe et menace l'ordre social la bonne conscience de la société se sent obligée de mener une action d'étouffement. » (Gérard Lechat)

EN BREF : Roger Garaudy (1913-2012)

Cet intellectuel controversé, ancien communiste, est décédé dans le Val-de-Marne, à l'âge de 98 ans, en 2012.

Le philosophe Roger Garaudy, ancien chef de file des intellectuels communistes et figure du révisionnisme, est décédé le mercredi 13 juin 2012 à Chennevières (Val-de-Marne) à l'âge de 98 ans.

Auteur du livre « Les Mythes fondateurs de la politique israélienne » (1996), il avait été condamné deux ans plus tard pour contestation de crimes contre l'humanité, après avoir provoqué une vive polémique en invoquant publiquement le soutien de l'abbé Pierre. Défendu en 1^{ère} instance par Me Jacques Vergès devant la 17^{ème} chambre correctionnelle à Paris, sa défense sera reprise en appel par, votre président, Me P. Junod et Isabelle Coutant-Peyre, son éditeur Pierre Guillaume étant, lui, défendu par notre ARB, Eric Delcroix, devant les deux instances.

Dans un portrait, intitulé « disparition de Roger Garaudy, de Staline à Mahomet », le journal L'Humanité saluait celui qui a « joué, pour bon nombre d'intellectuels communistes de l'époque stalinienne, le rôle aujourd'hui totalement impensable de philosophe officiel » du PCF.

Né le 17 juillet 1913 à Marseille dans une famille protestante, fils d'un comptable, Roger Garaudy s'était converti au catholicisme puis à l'islam dans les années 1980.

BRASILLACH AU THÉÂTRE

Robert Brasillach

BÉRÉNICE

la Reine de Césarée



Godefroy de Bouillon

Retour à l'affiche du Théâtre du Nord-Ouest (13 rue du Faubourg Montmartre, 75009 Paris. Tél. 01 47 70 32 75) de La Reine de Césarée où Robert Brasillach imagine la dernière rencontre entre Titus et Bérénice. Il y a quelques années, Jean-Marie Le Pen entouré de quelques amis étant venu voir la pièce, les acteurs avaient menacé de faire grève et l'excellent Jean-Luc Jenner, directeur du théâtre, avait eu beaucoup de mal à les convaincre de monter sur scène.

Prochaines représentations : les 23 octobre, 9, 14, 26 et 28 novembre 2017.

Fidèle adhérente des Amis de Robert Brasillach (depuis 1982), je me permets de vous faire part de ma déception à la lecture du Bulletin n°141... Les deux articles signés Joël Laloux, constituant près du tiers du bulletin, sont illisibles, aussi mal écrits (phrases alambiquées devenant incompréhensibles, grammaire incertaine altérant le sens du texte) que mal composés (citations non différenciées de la prose de l'auteur, italiques hasardeuses). Sur le fond, quel intérêt de publier les ragots de Dominique Fernandez ?

Voilà qui donne une bien mauvaise image de notre association, bien loin de la qualité des Cahiers... Mieux vaudrait faire moins de bulletins et plus soignés : ce sont eux que l'on donne le plus facilement pour attirer de nouveaux adhérents. Croyez bien que c'est dans l'intérêt des ARB que je vous fais ces observations. En toute amitié.

Anne Aubert

Que dire de ce Bulletin 141, sinon qu'il est excellent, comme tous les autres ? Un poème émouvant au début, des réponses vives et émouvantes à la fin : « intrépidité, finesse, insolence, sincérité », Jeanne et Robert, et d'autre aussi.

Des textes me paraissent particulièrement intéressants : en premier « le secret des phrases tronquée », mais aussi ceux sur Brigneau, Fernet, Pac, Decaux, Byron et Robert, et une surprise avec Moulin.

« Le procès de l'épuration un jour sera fait ».

Très cordialement.

Anne-Marie Bouyer

A propos du Bulletin 131 : Après la lecture de chaque nouveau bulletin, je t'écris qu'il est très intéressant. C'est encore le cas cette fois-ci. Alors, comme j'ai l'habitude de te dire ce que j'ai particulièrement remarqué, je citerai « 186_R.B » (pp.3-4), la photo de J-M Le Pen avec les O.C.R.B, et bien sûr « Brasillach : Je n'ai rien à regretter » et le témoignage de Me Isorni (pp.12_17). Je suis toujours saisie d'effroi et de colère quand j'imagine le peloton d'exécution. Robert s'est vraiment conduit comme un héros. Et j'imagine aussi ce chagrin noir et étouffant de tous ceux qui l'aimaient. Cette affreuse impuissance à l'arracher à cette prison... Ils lui écrivaient. C'est important, une lettre pour un prisonnier.

J'ai bien aimé « La Catalogne dans l'œuvre de R.B. maurrassien » (pp.20-29). « D'île en île », c'est une jolie image.

J'ai détesté l'article de « Charlie-Hebdo ». C'est bien normal... B. Maris n'a aucune pitié pour Brasillach. Tant de haine. Et tant de bêtise satisfaite d'elle-même. Faut-il plaindre B. Maris ?

Heureusement, des noms amis me réconfortent : Philippe d'Hugues, bien sûr, Peter Tame. Hier, Jean-Claude Valla, Dominique Venner. Hier, déjà ? Ou plutôt demain ? Ceux qui donnent tant de lumière sont toujours présents, comme Degrelle, Bardèche et Brasillach.

Anne-Marie Bouyer

Céline et « Je suis Partout »

La parution d'une anthologie d'articles parus dans *Je suis partout* (1932-1944) nous procure l'opportunité d'observer la présence de Céline dans cet hebdomadaire qui sera l'un des fleurons de la presse collaborationniste avec des plumes aussi talentueuses que celles de Robert Brasillach, Pierre-Antoine Cousteau et Lucien Rebatet. Préfacée par Philippe d'Hugues, cette anthologie rassemble quelques textes mythiques (« Montoire... Moscou... Montfaucon » ; « J'ai vu les fosses de Katyn » ; « L'Académie de la dissidence » ; etc.) illustrés par des caricatures signées Ralph Soupault pour les meilleures d'entre elles.

Pour beaucoup, *Je suis Partout*, c'est l'hebdomadaire de l'Occupation le plus influent. C'est oublier que le journal fut fondé l'année de parution de *Voyage au bout de la nuit*. En février 1933, un de ses journalistes a l'idée d'aller rencontrer Céline au dispensaire de Clichy, non comme journaliste mais comme patient afin d'observer son comportement de médecin. On lira ce récit peu connu dans ce numéro.

Par la suite, les relations de Céline avec cet hebdomadaire évolueront en dents de scie. Robert Brasillach, rédacteur en chef, y est pour quelque chose. Non pas d'abord pour ce qu'il écrit dans l'hebdomadaire mais pour sa chronique littéraire de *L'Action Française*. Ainsi, lorsque paraît *Voyage*, Brasillach fait l'impasse sur ce livre dont tout le monde parle et salue... *Les Loups* de Guy Mazeline qui ravira le Goncourt à Céline. Il faudra attendre dix ans pour que Brasillach signe, à l'occasion d'une réédition, un article sur le livre.

Les choses ne s'arrangent pas avec *Mort à crédit* que Brasillach n'aime guère. Il l'écrit, cette fois, noir sur blanc dans le feuilleton littéraire du quotidien maurrassien. Céline, à la mémoire de buveur d'eau, n'oubliera pas l'affront, d'autant que le livre fut globalement mal accueilli. Dans JSP, la critique Gabriel Brunet n'est pas davantage enthousiaste.

Bien entendu les choses s'arrangent avec *Bagatelles pour un massacre* salué à la fois par Brasillach dans l'AF et par Rebatet dans JSP. « Je sais tout ce que je dois à Brasillach et à son journal, écrira-t-il. Sans lui tout était raté, tout fusait sans conteste. » Compte rendu réticent, en revanche, de *L'École des cadavres* l'année suivante : l'alliance continentale prônée par Céline est désapprouvée par les futurs thuriféraires de la collaboration.

Survient, à la veille de la guerre, une très vive polémique suscitée par un écho ironique (signé « Midas ») suite au retrait de la vente par Céline et Denoël des pamphlets en raison du décret-loi Marchandeau protégeant les minorités ethniques habitant en France. « Vous ergotez Brasillach, je ne vous traite pas de lope, ni de salope moi, si j'avais envie de le faire, je ne choisirais pas un prétexte. (...) Je vous ai dit que nous avions deux procès. Faut-il que nous en prenions 36 pour vous faire jouir fillette ? ». Comme on le voit, l'attaque est rude et délibérément offensante.

Brasillach viendra à résipiscence sous l'Occupation et Céline se verra décerner le statut de prophète politique durant toute cette période. Les choses sont rendues plus faciles par les liens d'amitié qu'il a noués avec Henri Poulain, le jeune secrétaire de rédaction. Lequel publiera

dans l'hebdomadaire un entretien réalisé au dispensaire de Bezons à l'occasion de la parution des *Beaux draps*. Lorsque le livre est (partiellement) saisi en zone non occupée, il a droit, en première page, à un dessin de son ami Ralph Soupault fustigeant cette initiative de Vichy. Les relations avec Brasillach s'améliorent, d'autant que, dans *Les Quatre Jedis*, celui-ci fait la part belle à Céline et caviarde les propos trop négatifs sur Morf à crédit : « Mille mercis affectueux pour votre magnifique Quatre Jedis. »

C'est cette période des relations Céline-JSP qui est privilégiée dans l'anthologie consacrée à *Je suis Partout*. C'est l'époque où Pierre-Antoine Cousteau brise des lances en faveur de Céline. Ironie de l'histoire : lors de la parution de *D'un château l'autre*, c'est lui qui sera le plus virulent à l'égard de ce qu'il considèrera comme un reniement.

Durant l'Occupation, seules quatre lettres de Céline à JSP seront publiées. Une d'entre elles (juillet 1943) est reprise dans cette anthologie. Mais on sait que celle, fameuse, de l'été 1942 sera refusée par l'hebdomadaire car jugée trop radicale. Céline y préconise la partition de la France en deux parties, souhaitant sauvegarder celle au-dessus de la Loire considérée comme saine sur le plan racial. Cette lettre, qui avait été conservée par Maurice Bardèche, a été publiée par Philippe Alméras dans *Lettres des années noires*. Elle n'a pas été reprise dans le volume de la Pléiade consacrée à la correspondance.

Sous le titre « Indulgence des polémistes » (15 octobre 1943), Pierre-Antoine Cousteau défend les positions de Céline telles qu'elles s'exprimaient avant la défaite : « Si l'on avait en 39 suivi mot pour mot les enseignements de L'École des cadavres, on n'eût pas fait cette guerre insensée et on ne l'eût pas perdue. » Une réserve toutefois : « Le reproche que l'on pourrait faire à Céline (...), ce serait d'avoir surestimé la

France, d'avoir trop fait confiance aux facultés de ce malheureux pays. »

Autre article légendaire que celui intitulé « L'Académie de la dissidence ». En mars 1944, Lucien Rebatet y fait le cadeau empoisonné de saluer tous les écrivains de son camp ou estimés tels. Ainsi, « le talent d'un Drieu la Rochelle, acquis entièrement à la révolution nationale-socialiste » et « le prodigieux Céline, splendide pourfendeur d'Israël ». Sont également cités « Henry de Montherlant qui, s'il ne milite point, n'a point mâché son opinion depuis l'été Quarante ». Et Henri Béraud, Abel Bonnard, Alphonse de Châteaubriant, Jacques Chardonne, « l'admirable et délicieux Marcel Aymé, le charmant Pierre Mac Orlan, Jean Anouilh, La Varende, André Thérive, Marcel Jouhandeau », qui, « s'ils ne font pas de politique », ne répugnent pourtant point à publier leurs œuvres dans des journaux où on en fait beaucoup, et de la plus énergiquement antigauilliste. » Et de citer aussi Paul Morand qui, « s'il s'abstient de manifestations publiques est un des rares hauts fonctionnaires du Quai d'Orsay qui continuent à servir leur patrie fidèlement. » Conclusion de l'auteur : « Le talent n'est pas un monopole de la "résistance" ».

Quelques mois plus tard, tous ces écrivains devront rendre des comptes et, pour certains d'entre eux, payer de leur vie ou d'une longue peine de réclusion l'engagement qui fut le leur.

M. L.

• *Je suis Partout. Anthologie (1932-1944)*, préface de Philippe d'Hugues, Éditions Auda Isam (B. P. 80432, 31004 Toulouse cedex 6), 650 p., index. Prix : 30 €, frais de port inclus.

Outre Brasillach, Cousteau et Rebatet, on peut y lire des textes de André Bellesort, Georges Blond, Jacques Perret, Pierre Gaxotte, Henri Poulain, Thierry Maulnier, Pierre Drieu la Rochelle, Alain Laubreaux, Lucien Combelle et André Fraigneau.

Extrait : « *l'éditeur est un passeur, c'est un métier magnifique* »

- Il y a un mois de cela, vous laissiez entendre au *Monde* que vous envisagiez la réédition de *L'Histoire du cinéma* de Robert Brasillach et de son beau-frère, Maurice Bardèche. Pourquoi maintenant, alors que le nom de Brasillach est toujours voué aux raccourcis faciles de journalistes soumis au joug de ce Richard Millet décrit à raison comme « le conformisme ambiant, étouffant et irrespirable » ?
- Vous faites là allusion à un article à charge... Je crains que le journaliste n'ait eu que peu le souci de la vérité et ait souhaité m'enfermer dans une problématique idéologique très loin de moi. Nous avons évoqué Brasillach, et j'ai en réalité dit exactement le contraire de ce qu'il affirme : la réédition de *L'Histoire du cinéma* n'est pas à l'ordre du jour pour moi. Néanmoins, je pense qu'il y a des livres de Robert Brasillach qui mériteraient en effet d'être réédités aujourd'hui. Cette *Histoire du cinéma*, mais également *Notre avant-guerre*, superbe livre. Pourquoi maintenant ? Parce que Brasillach est tombé dans le domaine public, ce qui fait qu'on peut le rééditer de façon tout à fait libre, sans se préoccuper de problématiques de droits. Cela ouvre des perspectives. Rééditer un ou deux titres de Brasillach et en particulier, plus encore que cette *Histoire de cinéma* – qui a fait date et qui est un ouvrage important d'un point de vue cinéphilique –, la réédition de *Notre avant-guerre* s'impose avec une préface, un appareil critique. Si l'ont veut saisir les années trente, cet ouvrage constitue un témoignage essentiel.
- Dans cette perspective, à qui confiriez-vous la préface d'une réédition de *Notre avant-guerre* ?
- Je ferais certainement appel à Olivier Dard. C'est l'un des meilleurs spécialistes de cette période qui a déjà préfacé *Les Dissidents de l'Action française* de Paul Sérant, et avec qui je rééditerai d'ailleurs en septembre le *Romantisme fasciste* du même auteur, préfacé et annoté par ses soins.

Action Française n°2955,
18 mai 2017

Liv'arbitres est de retour

Nous fûmes désolés, naguère, de voir disparaître la trop éphémère revue littéraire *Liv'arbitres*. Nous sommes heureux de la voir reparaître, avec une nouvelle série dont le premier numéro est plus que prometteur. Précisons tout de suite que ce n'est pas une revue de gauche, mais une revue clairement de droite, plutôt nationale-catholique et identitaire, mais pas seulement. Car elle est ouverte à des horizons plus larges, comme en témoignent par exemple le très intéressant article de Philippe Darel sur « Jean de Pange et Robert Schuman : éveilleurs de l'Europe » ou l'entretien de Thierry Marignac avec Xavier Eman. La plus grosse partie de cette revue est constituée de notes de lectures concises ou plus développées, ainsi que de portraits. Les écrivains choisis par *Liv'arbitres* sont ici Olivier Maulin, Knut Hamsun, Henri Pourrat, André Fraigneau, Julien Gracq ou Richard Millet (avec un important article de Francis Bergeron sur *Les confessions négatives*), autrement dit le *nec plus ultra*. Les morceaux de résistance, si l'on ose dire, sont un entretien détaillé et argumenté sur Lucien Rebatet avec Gilles de Beaupre, le fondateur des *Études rebatiennes*, et une conversation posthume avec Robert Brasillach due à la plume astucieuse de Marie Lepetitcorps. Chacun l'aura compris, tout ça n'est pas très politiquement, historiquement et littérairement correct !

M.M.

□ *Liv'arbitres*: 36 bis rue Balard, 75015 Paris (abonnement pour quatre numéros : 22 €).

Depuis cette heureuse...renaissance, *Liv'arbitres* a régulièrement cité Robert Brasillach, aussi reviendrons-nous plus attentivement sur cette passionnante publication dans un prochain Bulletin.

Les peuples ont les politiciens qu'ils méritent. Chaque époque a les héros qu'elle peut, surtout quand elle a la mémoire courte. Le grotesque amuseur public qui occupe actuellement l'Élysée vient d'en imposer un, bien mal choisi, aux enseignants et à leurs élèves pour ce lundi 22 octobre. Guy Môquet, cela nous change de Noah, Zidane et l'Abbé Pierre, mais ne vaut guère mieux ! Sur certaines chaînes de télévision, on dit qu'il est « mort pour la France », ce qui est un mensonge éhonté de plus. Il est mort pour rien du tout. Il a été désigné comme otage et n'est qu'une victime de la guerre comme des millions d'autres hommes, femmes et enfants, mais en aucun cas un héros ou un résistant. Et s'il était mort pour quelque chose, ce ne serait certainement pas la France mais l'U.R.S.S. Guy Môquet était militant du Parti Communiste, complètement inféodé à l'Union Soviétique, qui avait signé un pacte avec l'Allemagne nazie. Les revirements de l'histoire en ont fait, de justesse, un martyr « français ». Nous en avons assez qu'on nous présente comme de grands patriotes des gens qui, tel le Colonel Rol-Tanguy, ont été avant tout des communistes toute leur vie et n'ont combattu (fortuitement !) du côté la France que parce qu'elle se trouvait, au bon moment, alliée de leur seule « patrie » : la subversion marxiste internationale.

On nous dit : « Guy Môquet aimait la vie ». Et alors ? Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Robert Brasillach aussi aimait la vie. Lui aussi était jeune : il n'avait que 35 ans. Lui aussi a écrit des lettres émouvantes à sa mère. Ce qui n'a pas empêché les assassins « épurateurs républicains » de le liquider de sang froid, alors que la guerre était finie et qu'il n'avait jamais tué personne. On l'a accusé d' « intelligence avec l'ennemi ». Pas de chance : il était du « mauvais » côté. C'est exactement ce qui aurait pu arriver à Guy Môquet si la France avait été en guerre contre la Russie bolchevique. Il *aurait été* un « collabo », comme on dit. De là à conclure qu'il *était* purement et simplement un collabo, il n'y a qu'un pas. Il faudrait s'interroger sur les véritables motivations des hommes. Il y a des héros tout court et des héros malgré eux.

J'ai passé 5 ans de mon adolescence au *Groupe Scolaire Guy Môquet* de Villejuif (Val de Marne). Les rues que je parcourais quotidiennement pour m'y rendre s'appelaient : *Boulevard Maxime Gorki, Avenue Lénine, Avenue Karl Marx, Rue Karl Liebknecht, Sentier Karl Liebknecht, Rue Rosa Luxembourg, rue Youri Gagarine, rue du 19 Mars 1962, rue Eugène Pottier, rue Jacques Duclos, rue Maurice Thorez, rue Sacco & Vanzetti...* Des choix qui en disent long sur l'idée que ces gens-là se font de la « patrie ».

Si j'étais encore professeur, ce 22 octobre, je ne lirais pas à mes élèves la lettre de Guy Môquet. Pourtant, je lirais une lettre d'un jeune homme qui va mourir à sa mère : je choisirais une lettre de Robert Brasillach écrite à Fresnes... et j'attendrais les réactions des élèves. Je vous laisse imaginer la suite. Car, si les écoliers ne sont pas encore tout à fait irrécupérables malgré le lavage de cerveau quotidien infligé par mes collègues et par les média totalitaires, les adultes, eux, ne me rateraient pas. Les syndicats, associations de parents d'élèves et autres, plutôt enclins à accueillir à bras ouverts *l'occupation actuelle* de leur pays et à vouer aux gémonies les Résistants que nous sommes, auraient ma peau sans effort.

Jean-Luc LEOPOLDI
Ancien élève du C.E.S. Guy Môquet (94 VILLEJUIF)
Ancien professeur des lycées d'AR

Ils se nomment tous les deux Robert Brasillach. L'un, détestable, est un personnage fictif créé par volonté ou par ignorance et dont l'image est largement répandue. L'autre, sympathique, est un homme d'une trentaine d'années qui a réellement existé et qui existe toujours à travers son œuvre, mais dont l'image est peu connue en dehors des ARB. Il s'est dit fasciste, antisémite, collaborationniste? Certes. Mais que signifiaient ces termes pour lui et pour d'autres?

« Vous savez mieux que personne, vous, ce que j'ai désiré, écrit Robert à Patrice, l'un des jeunes qui l'entouraient, vous connaissez toutes les nuances de ce que j'ai pensé, et vous pouvez témoigner en tout cas que j'ai avant tout voulu épargner le sang de la jeunesse de mon pays. »¹

Ce que Brasillach a désiré, les nuances de ce qu'il a pensé, nous pouvons le découvrir dans ses articles et dans ses livres mais aussi, et peut-être surtout, dans sa correspondance. Ainsi nous apparaît le vrai Robert Brasillach.

Un antisémite qui est intervenu en faveur de Juifs

Dans le Petit Larousse illustré, Robert Brasillach a pu lire: "ANTISEMITISME.

Doctrine de ceux qui sont opposés à l'influence des juifs."

"En 1936, écrit Brasillach, on a pu voir un ministère comportant trente-sept ministres, attachés de cabinet, directeurs, qui étaient juifs. On peut estimer que c'est beaucoup."²

Comme l'a fait remarquer Bernard Lazare, "Juif fort conscient", "les Juifs ne sont pas les adeptes d'une religion, mais un peuple"³.

En ces années trente, de nombreux Juifs émigrés d'Allemagne et d'Europe centrale arrivent dans une France touchée par le chômage et s'estimant en guerre contre l'Allemagne antisémite alors que la France n'y est pas, ils essaient d'exercer une influence sur les décisions politiques françaises. "Aucun intérêt spirituel ou temporel ne doit être préféré aux intérêts de la France, affirme au contraire Emmanuel Berl, Juif français. On n'a pas à examiner si l'Allemagne est antisémite ou philosémite... Mais si la France a plus intérêt à la guerre ou à la paix."⁴ C'est exactement le point de vue de Brasillach.

Beaucoup d'argent a été donné au parti de la guerre, dit aussi Berl qui met en garde les bellicistes et particulièrement "ceux qui pourraient être de la même race" que lui: "La guerre est une chose trop grave, elle comporte pour le pays des risques trop effrayants..."⁵

Cependant, au parti SFIO, "le parti juif par excellence" note Brasillach, Zyromski déclara qu'il fallait "courir le risque de guerre" pour lutter contre les pays totalitaires"⁶.

Faut-il lancer la France dans une guerre alors que son sol n'est pas menacé et qu'elle n'est pas prête militairement? Non, répond Robert Brasillach.

Depuis 1936 et la victoire du Front populaire, il se considère comme antisémite: "Quand on voit, clairement et simplement, la France dominée par les Juifs..."⁷

Il n'y a dans cet antisémitisme ni racisme, ni haine, ni désir de violence. Les propos de Brasillach sont très clairs: "Nous ne désirons aucune violence."⁷ "Nous ne voulons tuer personne, nous ne désirons organiser aucun pogrom. Mais nous pensons aussi que la meilleure manière d'empêcher les réactions toujours imprévisibles de l'antisémitisme d'instinct, est d'organiser un antisémitisme de raison... Dans une société bien faite, il ne devrait pas être plus fâcheux d'être un Juif à statut en France, que d'y être un Polonais, un Turc, un Anglais, un Allemand ou un Brésilien. C'est l'assimilation inconsidérée qui fait

l'antisémitisme."⁸ "Le premier devoir d'un peuple qui veut vivre est de se reconnaître. Je ne mets là aucun racisme, aucune théorie aventureuse. Une nation forte peut assimiler bien des éléments étrangers; la nôtre l'a prouvé au cours de son histoire: encore faut-il qu'elle procède avec sagesse et avec lenteur."⁸ (De rares naturalisations) cela n'implique ni persécution, ni haine envers les individus, ni méconnaissance des qualités juives. C'est une simple réaction de défense."⁹

"Il m'a semblé, écrit Bernard Lazare en 1894, qu'une opinion aussi universelle que l'antisémitisme ayant fleuri dans tous les lieux et dans tous les temps, avant l'ère chrétienne et après, à Alexandrie, à Rome et à Antioche, en Arabie et en Perse, dans l'Europe du Moyen Age et dans l'Europe moderne, en un mot dans toutes les parties du monde où il y a eu et où il y a des Juifs, il m'a semblé qu'une telle opinion ne pouvait être le résultat d'une fantaisie et d'un caprice perpétuel, et qu'il devait y avoir à son éclosion et à sa permanence des raisons profondes et sérieuses."¹⁰ Par exemple, "le jour où le Juif a accepté une fonction civile, l'Etat chrétien a été en péril"¹¹.

Sous les verrous de la Libération, Brasillach précisera: "Drumont, antisémite français, a publié la France juive trois ans avant la naissance de Hitler. Gobineau écrivait sous le Second

Empire. Napoléon était antisémite, et Voltaire, et Saint Louis.¹²

A ceux qui caricaturent les opinions pouvant menacer leur puissance, il répond en 1938: "(Bien qu'antisémite) l'Action française" enseigne à ses amis à honorer la mémoire d'un de ses héros, de race juive, le sergent Pierre David, adepte du nationalisme intégral, que Charles Maurras a salué comme "un admirable soldat" et un "exemple vivant", et dont il demande de relire le testament "dans un grand sentiment d'admiration pour la beauté intellectuelle et morale du caractère qui l'a dicté". Cela, qui le sait?¹³

Affirmant qu'il y a des hommes de grande valeur parmi les Juifs, Robert Brasillach écrit en 1939 son admiration pour Iehudi Menuhin, Gustave Cohen, Emmanuel Berl, Charlie Chaplin. Cette position antiraciste est logique pour Robert, ami de Fred Sémach, Natacha Huttner, Assia Lassaïgne, juifs tous les trois.

Puisqu'il éprouve de l'amitié et de l'admiration pour des Juifs, pourquoi remplace-t-il le mot "juif" par le mot "singe" dans son article de Je Suis Partout du 31 mars 1939? Parce qu'il se révolte contre une mesure qui porte atteinte à sa liberté d'expression, le projet de loi Marchandau qui veut faire taire toute opinion antisémite. "Antisémitisme" devient "antisémitisme" et cela donne "la question singe". Son amie Assia en sera peinée. "Mon cher Robert. J'ai eu la malencontreuse idée d'acheter Je Suis Partout cette semaine... J'espère qu'un jour nous pourrons parler très franchement de ces choses si pénibles et complexes pour moi, que vous et votre journal traitez trop à la légère."¹² Robert a juste trente ans ce 31 mars. Il aime jouer avec les mots, avec les images, et il n'aime pas qu'on l'embête, comme il le dit parfois; mais il ne voulait pas blesser. En 1937, dans la Revue universelle, il s'était amusé à comparer des chefs allemands à des poules (alors qu'Henri Bardèche, frère de Maurice, avait une fiancée allemande, Luty). De lui-même, il allait dire bientôt: "Le prisonnier est un animal très susceptible"¹³. Car la France ayant le 3 septembre déclaré la guerre à l'Allemagne et l'ayant perdue, il fut fait prisonnier avec près de deux millions d'autres Français.

Devant sa patrie vaincue et occupée, il crie sa colère le 2 juin 1941, peu après son retour de captivité: "Il faut régler le problème juif, parce que le Juif... nous a poussés à la guerre". Mais il exclut tout recours à la violence: "Nous ne sommes pas des barbares et des massacreurs."¹⁴ "La guerre revient à une guerre juive"¹⁵ note le philosophe Alain.

A gauche comme à droite, une partie de l'opinion accuse les Juifs d'avoir entraîné la France dans la guerre. A la fin de 1940, les rapports des renseignements généraux

"semblent noter... un antisémitisme prononcé aussi bien en zone Sud qu'en zone Nord; le premier Statut des Juifs semble vivement soutenu"¹⁶.

Quelques jours avant la promulgation de ce statut, le gouvernement français "protestait contre l'ordonnance allemande du 27 septembre édictant toute une série de mesures contre les Juifs de zone occupée"¹¹. Il veut garder l'initiative pour, tout en limitant l'influence des Juifs, les traiter moins durement que ne le feraient les Allemands.

Le statut des Juifs du 3 octobre 1940 leur interdit les postes de responsabilité dans la fonction publique, le théâtre, le cinéma, la presse et la radio, secteurs pouvant agir sur l'opinion. Seul le pasteur Boegner proteste. L'épiscopat catholique et le corps préfectoral ne semblent pas désapprouver.

Cependant, l'ambassadeur Scapini réussira à obtenir que les prisonniers de guerre français d'origine juive ne soient pas placés dans des camps spéciaux comme les Allemands l'avaient décidé. (Ce transfert, qui en définitive n'aura pas lieu, fait partie des bruits qui courent dans les camps de prisonniers et que mentionne Robert Brasillach dans une lettre le 29 juillet 1940 et dans un article de JSP le 2 juillet 1943. Pour détourner leur esprit de l'absence forcée qui les préoccupe -- l'un des sens de "distraction" -- les prisonniers s'intéressent aux rumeurs ou vont à la messe, par exemple; Brasillach donne ce sens -- et non celui d'amusement -- au mot "distraction" quand il met sous cette rubrique "les expulsions de Juifs" et "les offices"¹⁷.) Le second statut des Juifs promulgué le 2 juin 1941 et les autres lois de 1941 ont notamment pour but de limiter ou supprimer l'influence des Juifs dans l'économie française.

On édicte aussi un numerus clausus de 3% pour l'accès aux universités et un autre de 2% pour les professions libérales. Chacun d'eux est supérieur à la représentation juive par rapport à l'ensemble de la population, précise Dominique Venner.

"Au congrès rabbinique réuni à Chamalières les 10 et 11 septembre 1941, le grand rabbin de France Isaïe Schwartz (évoque) sa récente rencontre avec le Maréchal. "Pétain a été un moindre mal, (déclare-t-il). Par l'éclat de son nom, il nous a préservés du pire."¹⁸

En juin 1942, Pierre Laval est contraint par les Allemands d'accepter le port de l'étoile jaune par les Juifs en zone Nord, mais il s'y opposera toujours en zone Sud.

L'Espagne a récupéré ses nationaux à la demande de Laval. Il s'est adressé aussi mais en vain à la Roumanie, à la Hongrie et à la Turquie. Il "a également demandé au gouvernement américain d'accueillir des réfugiés juifs, semble-t-il en vain"¹⁹.

A Raymond-Raoul Lambert (l'un des administrateurs de l'Union générale des israélites de France qui avait été créée en novembre 1941 par le gouvernement français), le secrétaire général de Laval confie après la rafle du Vel' d'Hiv': "Les exigences antisémites de l'Allemagne victorieuse sont comme un torrent qu'on ne peut pas arrêter, qu'on ne peut que canaliser."²⁰

Jusqu'aux rafles de l'été 1942, l'opinion française, réservée ou hostile aux Juifs, ne s'intéresse guère aux lois les concernant. Désormais, ils seront considérés comme des victimes.

Parfois, une certaine méfiance subsiste. "Au début de 1943, alors qu'ils ont déjà fait le choix de la Résistance, les animateurs de l'école des cadres d'Uriage, Dunoyer de Ségonzac et Beuve-Méry... instituent ce qu'ils appellent l'Ordre: "...Les israélites ne sont pas admis comme membres de l'Ordre, non plus que comme novices. Si nous sommes résolument hostiles à l'antisémitisme, surtout tel qu'il est pratiqué depuis l'armistice, nous ne pouvons pas sous-estimer le danger d'une revanche juive ni méconnaître l'existence d'une internationale juive dont les intérêts sont opposés à ceux de la France."¹⁰

S'il veut que l'influence des Juifs soit limitée en France, Robert Brasillach est "contre les violences et les absurdités"²¹.

Bérénice, la pièce de théâtre qu'il écrivit prisonnier en Allemagne, n'est absolument pas antisémite. La jeune Phénice proteste chaque fois que Paulin critique durement Bérénice, la reine juive, et elle fait d'elle un beau portrait: "Une petite personne, mais dorée, mais émouvante et parfumée... Des yeux immenses et merveilleux... Une voix si douce..."²² Dans cette pièce, amoureux de Bérénice plus âgée que lui, Titus représente Brasillach dont la discrète compagne, Marguerite Cravoisier, était de cinq ans son aînée.

Robert Brasillach n'a dénoncé aucun prisonnier juif, contrairement à ce que certains de ses adversaires essaient de faire croire depuis sa mort. Aucun de ses écrits n'a donné les noms et adresses de Juifs ou de résistants pendant l'Occupation. Contrairement à ce qu'il est parfois assuré aujourd'hui, de tels faits ne lui ont pas été reprochés lors de son procès par ceux qui pourtant voulaient obtenir sa condamnation à mort (et qui, ne pouvant justement donner aucun nom de personne dénoncée puisqu'il n'avait dénoncé personne, l'ont accusé d'avoir dénoncé "les Juifs", "les protestants", "les catholiques", etc. Et ne pouvant prouver une telle culpabilité, l'ont accusé de ne pouvoir prouver son innocence!)

Noircir le vaincu pour blanchir le vainqueur est un procédé fort utilisé, mais que des Juifs aient

choisi la Collaboration pour sauver ce qui pouvait l'être (comme l'a voulu Brasillach) montre que cette période était d'une extraordinaire complexité et qu'il faut éviter tout manichéisme pour comprendre les motivations d'hommes qui vivaient les événements sans pouvoir ni tout connaître ni deviner l'avenir.

La loi du 16 août 1940 permettait de "retirer la nationalité française aux immigrés, juifs pour la plupart, qui (l'avaient) obtenue grâce aux dispositions laxistes de la loi de 1927" note Jean-Claude Valla qui précise que cette loi du 16 août avait été approuvée "dans leur ensemble" par "les notables juifs de vieille souche française"²³. A cette loi, Brasillach fait allusion en écrivant le 2 juin 1941 qu'il avait espéré "la solution (du problème juif) au mois d'août dernier"¹⁴.

Demandant que l'on explique aux étudiants les raisons des lois concernant les Juifs, il note le 30 mai 1942 qu'elles sont "timides"²⁴, sans donner de précisions. Ce sont ses articles antérieurs dont celui du 2 juin qui montrent toute l'importance qu'il accorde au problème de la citoyenneté. Au sujet des immigrés juifs, il écrivait dès 1936: "C'est justement parce que je ne suis pas xénophobe que je ne crois pas obligatoire pour un étranger d'arborer le titre de citoyen français."⁸

Au sujet des Juifs installés en France depuis longtemps, sa position la plus constante semble être: "Il est impossible... d'être à la fois ressortissant de deux nations, la juive et la française. Il faut choisir."³ (15 avril 1938.) Ceux qui se sentiraient plus juifs que français auraient un statut en tant que ressortissants de la "nation juive". (Or, de nombreux Juifs de France ne voulaient pas renoncer à "leur double nationalité"²⁵ comme le notera en mars 1943 Kadmi Cohen, avocat sioniste engagé dans la Collaboration.)

Une seule fois, en février 1939, Brasillach a proposé de retirer "la qualité de citoyen à tout Juif, demi-Juif, quart-de-Juif", puisque "le peuple juif est une nation"⁹. Cette vivacité est sa réaction au "rôle des Juifs bellicistes" et au grand nombre de Juifs présents aux commandes de l'Etat: "M. Bergery a déclaré que les Juifs étaient des hommes comme les autres, mais que, lorsque sur dix Français dans une administration, huit étaient juifs, les Juifs n'étaient pas des Français comme les autres. C'est là, en effet, une part importante du problème."⁹ Robert Brasillach propose de rares naturalisations.

En 1941, après la guerre et la défaite de la France, il considère que "le Juif" en poussant à la guerre a choisi un intérêt opposé à celui de la France et il veut donc "que les Français dirigent leur pays, leur métier, leur famille, les Français et non les Juifs"²⁶. Il pense qu'un statut peut

empêcher ces derniers d'exercer une influence sur la direction de la France.

Quand les Juifs agissent ou viennent d'agir dans un sens qu'il juge néfaste pour la France, il veut que leurs possibilités d'action soient limitées. Mais il est toujours contre les vexations et les violences.

Sa modération de plus en plus nette l'éloigna de la majorité de l'équipe de JSP.

Dès le début de 1942, il avait refusé un article antisémite de son ami Pierre-Antoine Cousteau. Leur désaccord allait être de plus en plus profond. "Je me suis brouillé avec Cousteau, à Je Suis Partout, parce que, en 1943, il voulait réclamer des mesures plus énergiques contre les Juifs."²

En août 1943, Brasillach demanda aux autres journalistes de JSP de "ne pas faire le Pilon à tout bout de champ"²⁷. Il voulait exercer enfin l'autorité qui devait correspondre à sa responsabilité de rédacteur en chef (les échos notamment échappaient à sa juridiction), mais il se heurta à une opposition irréductible et démissionna de JSP.

Pendant l'Occupation, Robert Brasillach ignorait que des Juifs étaient envoyés à la mort, les Allemands cachant le sort qui leur était réservé. En 1942, les gens croyaient au projet d'une zone de peuplement juif à l'Est de l'Europe. Ce ne fut qu'à la fin de 1944 que Brasillach emprisonné put lire des journaux révélant le sort des Juifs. Il écrivit alors que le but des déportations, "la mort pure et simple", lui avait été caché et qu'il le jugeait "inadmissible"²⁸.

Le 25 septembre 1942, tout en biaisant avec la censure, il avait protesté contre les brutalités commises envers les Juifs apatrides lors de rafles en zone Sud. Comme l'archevêque de Toulouse, le cardinal Saliège, il jugeait inhumain de séparer les enfants de leurs parents. "Il parle de brutalités et de séparations que nous sommes tous prêts à ne pas approuver, écrivit Brasillach, car il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits, l'humanité est ici d'accord avec la sagesse."²⁹

Les calomnieurs prendront le contresens de ses paroles pour faire croire qu'il voulait la mort des Juifs, alors qu'il voulait au contraire qu'ils fussent traités avec humanité.

Pensant que les Juifs apatrides étaient envoyés dans une zone de peuplement, Robert Brasillach trouva cette décision acceptable à condition de ne pas les brutaliser et de ne pas séparer les familles.

Il n'était pas hostile à la personne des Juifs et avait au contraire avec eux des rapports courtois et amicaux, comme le prouve le texte d'un pneumatique qu'il envoya en 1943 au docteur L. Neuberger: "Cher docteur. Je me suis occupé aujourd'hui au Commissariat de l'affaire dont

nous avons parlé. L'ordonnance allemande dont il s'agit date du 2 décembre 1942... Je vous en enverrai demain une copie. Elle n'a pas l'air le moins du monde de concerner le cas de M. Neuberger."³⁰ Cette ordonnance ne concernait pas en effet les biens des Juifs "régulièrement naturalisés français", comme Brasillach l'explique ensuite à son correspondant.

Très vraisemblablement pour le docteur Neuberger, Robert Brasillach intervint plus tard, sans succès malheureusement. Il était aussi intervenu, avec succès cette fois, pour faire libérer Maurice Goudek, le mari juif de Colette. Une lettre que Robert écrivit à sa mère le 30 janvier 1945 apporte la preuve de ces interventions: il y mentionne "le docteur N." et "le mari de Colette"³¹.

C'est dans de tels documents que l'on trouve le vrai Robert Brasillach.

Un patriote qui a défendu la collaboration franco-allemande

"J'espère que l'Allemagne crèvera bientôt"³¹ confie le lieutenant Robert Brasillach à sa sœur Suzanne le 16 septembre 1939.

Danemark. Norvège. "Les Alliés peuvent et doivent s'en tirer et mettre au contraire les Allemands en très mauvaise position. Le plus tôt sera le mieux"²¹ écrit-il à Henri Poulain le 15 avril 1940.

Rejoignant un nouveau poste à la fin d'avril, Brasillach rencontre Tixier-Vignancour qui lui dit que ce qu'on raconte sur la campagne de Norvège est faux et que le risque d'une victoire allemande est grand.

Le 14 mai 1940, la défense française est crevée dans le secteur de Sedan. "Je suis tellement anxieux de ce qui se passe"²¹ confie Robert le 19 mai.

Au lieu d'aider les Français, les Anglais les abandonnent. En mai 1940, les divisions anglaises rembarquent à Boulogne puis à Dunkerque.

Alors que la défaite française est imminente, Mandel désigne des boucs émissaires: l'équipe de JSP qui l'avait attaqué pour diffusion de fausses nouvelles bellicistes. Lesca et Laubreaux sont arrêtés pour un imaginaire complot contre la sûreté de l'Etat, et Brasillach est entendu comme témoin au début de juin 1940, subissant une garde à vue de deux jours. Malgré cette aventure révoltante, il estime ensuite de son devoir de rejoindre son poste sur la ligne Maginot, alors qu'il sait qu'il sera fait prisonnier par les Allemands.

Vainqueurs, ces derniers font preuve au cours des négociations d'armistice d'une relative mansuétude que les vainqueurs de 1918 n'avaient pas eue pour l'Allemagne. Cette

modération semble une promesse de réconciliation.

De l'armistice franco-allemand du 22 juin qui évite à la France d'être totalement envahie, De Gaulle déclare à la radio de Londres le 26 juin qu'il est "déshonorant": "Notre flotte, nos avions... livrés intacts pour que l'adversaire puisse s'en servir contre nos propres alliés"³². C'est faux. Ni la flotte, ni les avions n'ont été livrés.

Pourquoi de tels mensonges de la part de l'ancien protégé du maréchal Pétain devenu celui de Reynaud? Parce que, quelques années auparavant, Pétain s'était permis de corriger la rédaction d'un livre confiée à son "nègre" De Gaulle puis de faire remanier ce travail par un autre officier? Parce qu'il n'avait pas reconduit De Gaulle dans ses fonctions de sous-secrétaire d'Etat à la Guerre dans le gouvernement qu'il forma le 16 juin 1940 après la démission de Reynaud? Parce qu'il faut un prétexte pour faire croire à l'illégalité et à l'illégitimité de Pétain, seul moyen de faire croire à la légalité et à la légitimité de De Gaulle?

Les ordonnances qui seront signées par ce dernier les 26 juin et 26 août 1944, instituant les cours de justice de l'épuration, stipuleront que celles-ci auront à juger -- de façon rétroactive -- les actes commis à partir du 16 juin 1940. Curieuse, très curieuse date du 16 juin...

Mentant comme De Gaulle, Churchill assure qu'à la suite de l'armistice franco-allemand, la marine française va être livrée aux Allemands, ce qui lui donne un prétexte pour attaquer les Français.

Le 3 juillet, les Anglais capturent l'escadre de l'amiral Godfrey à Alexandrie et ils s'emparent des navires français réfugiés dans les ports de Portsmouth, Falmouth, Southampton et Plymouth. Les équipages sont internés comme des prisonniers de guerre.

Le même jour, à Mers el-Kébir, les Anglais ouvrent le feu sur l'escadre française désarmée. Plus de 1100 marins sont tués. Trois jours plus tard, des avions de la RAF mitraillent les obsèques des morts du Dunkerque: 200 tués de plus.

Robert Brasillach est révolté. Lui qui avait noté le 10 octobre 1939: "La devise de l'Angleterre, c'est "montrer la force française pour n'avoir pas à se servir de la sienne". Je dis cela d'ailleurs sans hostilité"²¹ confie sa colère: "Salauds d'Anglais!"³³. Il n'est pas le seul à le penser.

"En décembre 1940, écrit Dominique Venner, 23000 marins et 8000 soldats seront volontairement rapatriés d'Angleterre en France malgré les sollicitations des gaullistes. Dans les mois à venir, sans céder pour autant à aucune pression allemande, la marine et l'aviation s'opposeront par les armes à toute tentative anglaise et gaulliste de mainmise sur les

possessions françaises outre-mer, à Dakar comme en Syrie, à Madagascar et au Maroc."³⁴

Le 10 juillet 1940, à Vichy, l'Assemblée nationale (Chambre des députés et Sénat) a accordé les pouvoirs constituants au maréchal Pétain par 569 voix contre 80. "68% des parlementaires socialistes présents à Vichy ont voté pour le Maréchal, suivis par 82% des radicaux-socialistes et par 90% des autres parlementaires de gauche."³⁵

Au mois d'octobre, espérant améliorer la situation de la France, le maréchal Pétain a accepté le principe d'une collaboration franco-allemande.

Le jour de la défaite, Robert Brasillach avait été scandalisé de voir des officiers français boire le champagne. Prisonnier en Allemagne, il avait refusé d'écrire dans le Trait d'Union qu'il considérait comme un organe de propagande allemande.

S'il accepte l'idée d'une collaboration franco-allemande, c'est en raison de l'immense prestige du maréchal Pétain (qui, de plus, a bien voulu se charger d'un fardeau dont les responsables de la guerre se sont déchargés) et en raison de la situation: agressée par les Anglais, ignorée par les Américains, avec près de deux millions de prisonniers en Allemagne, la France doit trouver une solution pour se sortir d'une position très difficile face à une Allemagne qui semble durablement victorieuse. Cette solution peut être l'établissement d'un nouveau type de relations qui permettra -- du moins l'espère-t-on -- d'arracher la France à sa condition de vaincue. Néanmoins, l'éviction de Laval le 13 décembre 1940 compromet le succès de cette tâche, l'Allemagne devenant méfiante vis-à-vis de Vichy où s'exercent des influences anglo-saxonnes. "Le 13 décembre a été une catastrophe sans doute irréparable."³³ Il ne faut pourtant pas se décourager car une réconciliation franco-allemande pourrait éviter de verser encore le sang français. "Si nous avons voulu la réconciliation, c'est précisément pour que le sang ne coule plus"³⁶ confiera Robert à Marguerite Cravoisier quand, en janvier 1945, il repoussera l'idée que des résistants puissent être tués pour venger sa condamnation à mort.

En avril 1941, il revint de captivité, réclamé par le gouvernement français qui voulait le nommer commissaire au Cinéma, ce qu'il fut après beaucoup d'hésitations et pour peu de temps. Le décret de sa nomination ne devait jamais paraître au Journal officiel, en raison de l'opposition des autorités allemandes qui se plaignirent de n'avoir pas été consultées. Les choses auraient pu s'arranger s'il était allé s'entretenir avec elles, mais refusant de leur demander l'autorisation d'être ministre dans un gouvernement français, il démissionna le 5 août 1941 et partit en vacances.

De ses aventures au commissariat au Cinéma, il écrit de Canet le 7 août à sa tante Marcelle Zinnsz: "Ce serait trop long de te raconter cet épisode héroï-comique..." Il ajoute cependant: "...avec une foule d'ennemis bien décidés à tout, exactement à tout, pour que je ne les dérange pas."³¹ Certains auraient-ils expliqué aux Allemands que Brasillach n'avait pas l'intention de les aider dans leur plan de conquête du cinéma français? Il avait en effet rédigé un rapport où il s'élevait contre ce plan.

Malgré les difficultés, et il se prononce en connaissance de cause, il pense que la politique de Vichy est la seule possible, bien qu'elle "offre pas d'autre politique à faire que d'essayer de s'entendre avec les Allemands. Les Anglais ont prouvé... qu'ils n'avaient rien de plus pressé que de nous lâcher." Même si cela ne plaît pas, il faut tenir compte de "la force gigantesque de l'Allemagne"³¹. Il faut, écrit-il le 21 août 1941, "voir ce qui est possible pour l'intérêt de notre pays"³¹.

Il pourrait approuver la collaboration dans la dignité sans écrire en sa faveur. Ce serait oublier tous ceux qui restent prisonniers en Allemagne. "Tu n'as pas été prisonnier. Tu ne peux pas savoir" a-t-il dit en rentrant de captivité à Maurice Bardèche qui voulait le dissuader d'écrire des articles politiques tant que durerait l'occupation. Une politique d'entente avec l'Allemagne peut permettre des libérations massives et rapides et une paix sans annexion, selon l'ambassadeur Abetz, partisan sincère de la collaboration. "Tant pis pour mon avenir politique ou littéraire"³⁷ a confié Robert à Maurice. Il faut expliquer à l'opinion la nécessité de soutenir la politique de Vichy pour que le gouvernement soit assez fort dans ses négociations avec les Allemands. Robert Brasillach garde donc son poste de rédacteur en chef de *Je Suis Partout* qu'il avait envisagé de quitter s'il était demeuré commissaire au Cinéma.

Avec l'entrée des troupes allemandes en URSS le 22 juin 1941, la situation prend une signification différente. Pour des Français et des Allemands, France et Allemagne font désormais partie du camp occidental en lutte contre la Russie soviétique. "Le choix a été scellé"³⁸ écrira Brasillach pour qui le bolchevisme représente "la mort totale"²⁷ et l'Allemagne, par position, le seul rempart contre ce danger. La création de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme permet d'associer "la nation française à cette œuvre de barrage contre l'ennemi asiatique"³⁹. "Combattant pour leur famille et leur patrie, déclarera le cardinal Baudrillard, les légionnaires combattent en même temps pour la civilisation chrétienne de

l'Occident menacée depuis longtemps par la barbarie communiste."⁴⁰

L'armistice de 1918 avait abouti à la paix de 1919. Après l'armistice de 1940, des Français et des Allemands peuvent en 1941 penser œuvrer pour la paix en joignant leurs efforts contre un danger commun. (Malgré l'occupation de l'Allemagne en 1945, des Français et des Allemands seront dans le même camp face au communisme.)

Karl Heinz Bremer, adjoint de Karl Epting à l'Institut allemand de Paris, devient en 1941 le seul camarade allemand de Robert qui découvre que les "Boches" (comme il les nommait dans ses lettres) peuvent être des intellectuels sympathiques et francophiles.

Karl Heinz tombera sur le front de L'Est en mai 1942.

Quand Brasillach écrira -- seulement en 1943 et 1944, quand ils connaîtront des revers -- qu'il considère les soldats allemands comme des frères, ils auront pour lui le visage amical de Bremer qui lui écrivait juste avant de mourir: "Je mets l'amitié au plus haut rang... Ici, sur le front même, on doit constater chaque jour combien nous sommes proches, Allemands et Français, au point de vue de la civilisation et des valeurs humaines."⁴¹

A l'automne de 1941, la force de l'espoir d'une réconciliation franco-allemande semble vaincre les jours sombres qui, on veut le croire, doivent appartenir au passé. A Weimar, au Congrès international des écrivains, auquel assistent Brasillach et Bremer, la France est applaudie, moment empreint de l'émotion d'une réconciliation souhaitée.

En 1942, Français et Anglais s'affrontent. De mai à novembre, les Français opposent une résistance farouche aux Anglais à Madagascar. Français et Américains s'affrontent également,

après le débarquement en Afrique du Nord le 8 novembre. A Alger, Oran et Casablanca, les Français se défendent contre les assaillants. Le retournement de l'amiral Darlan a pour conséquence le cessez-le-feu le 10 novembre.

Le 11 novembre, les troupes allemandes franchissent la ligne de démarcation. Officiellement, elles sont "en opération" à cause du débarquement en Afrique du Nord et non pour occuper la zone libre.

Le 27 novembre, la flotte de Toulon se saborde. Contre l'avis de plusieurs journalistes, Brasillach oblige *JSP* à déclarer que le journal se refuse à faire de la politique au sujet d'un jour de deuil. "Il y a chez certains de nos amis, à certains moments, Toulon en est un exemple, un obscurcissement du sens national"⁴² écrira-t-il à Georges Blond.

"J'en ai assez de ce journal", "j'en ai assez de la censure"⁴³ confie Robert à Henri Poulain les 3 et 15 août 1943.

Le 24 juillet, Mussolini a été destitué et arrêté. En février, les Allemands avaient subi l'échec de Stalingrad. Robert ne veut pas mentir à ses lecteurs et leur faire croire à la victoire du camp fasciste: "Allons-nous passer pour un journal de propagande même désintéressé? Pour ma part, je m'y refuse absolument et définitivement."⁴² Il approuve Laval qui a refusé 500000 hommes à Sauckel. Il pense aussi qu'il ne faut pas attaquer constamment Juifs et réfractaires. Il voudrait redonner une grande part à la littérature. Sur cette ligne qu'il présente, il est mis en minorité et il démissionne, suivi de Blond et Poulain. Ses anciens amis le traiteront de "dégonflé", injustice qui le blessera profondément (et qu'ils regretteront plus tard sincèrement).

Robert Brasillach a laissé entendre à ses lecteurs que l'Allemagne pouvait perdre la guerre puis il a quitté *JSP*. Sa position a été comprise par Epting et Abetz mais le Sicherheitsdienst l'a jugée "défaitiste", -- alors qu'il a simplement réagi en Français et non en idéologue. Il lui a été signifié qu'il serait arrêté s'il ne revenait pas sur sa décision de démissionner. Il refuse, évidemment, de revenir sur cette décision. Il faudra l'intervention de Fernand de Brinon et l'avis de l'ambassade d'Allemagne pour empêcher son arrestation.

Pourquoi Brasillach continue-t-il à soutenir la Collaboration après août 1943? Parce que, même s'il n'est plus possible d'espérer une politique d'avenir, la politique de collaboration peut permettre, au jour le jour, des négociations avec l'Allemagne, pour obtenir par exemple que moins d'ouvriers partent pour l'Allemagne et que plus de charbon et de beurre soient réservés aux foyers français. (A la Libération, les Alliés prendront une grande partie du charbon et du beurre de la France...)

En 1943, Robert Brasillach refuse que des Français meurent pour que Dantzig reste allemand, mais depuis que l'Allemagne subit des revers, il se sent ému par son courage et ses souffrances, les bombardements de terreur des Alliés ayant fait mourir des civils dans des conditions atroces, brûlés par le phosphore (80000 morts à Hambourg). "Je me sens plus "ami" des Allemands que je ne l'ai jamais été... mais il aura fallu leurs revers pour cela... Mais je me sens aussi et plus que jamais français."⁴²

La France et l'Allemagne auront dû cohabiter et elles auront pu mieux se connaître. Pensant à l'image utilisée par Renan et Giraudoux, Brasillach écrit le 19 février 1944 dans *Révolution Nationale* (donc avant le drame d'Oradour): "Les Français de quelque réflexion, durant ces années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux."⁴³

Quand on connaît l'usage très fréquent qui allait être fait de l'image du couple franco-

allemand, on ne peut qu'être révolté qu'elle ait servi à faire mourir un poète.

Robert Brasillach souhaitait autant la réconciliation franco-française que la réconciliation franco-allemande. Pour le dire, il cita un vers de Victor Hugo: "O patrie, ô concorde entre les citoyens..."⁴⁴

Cette concorde entre les citoyens, Brasillach l'a vécue. Il a toujours donné son amitié sans s'occuper de l'opinion politique de ceux auxquels il faisait ce cadeau. Ainsi, Georges Pécout, un ami gaulliste, lui écrivit en janvier 1945 après le procès: "Toujours je garderai le souvenir de l'ami noble et charmant que vous êtes."³¹ De René Coulon à Simone Ratel, nombreux étaient ceux qui ne partageaient pas les opinions de Robert et avec lesquels il entretenait des relations fondées sur l'estime et l'amitié.

Loyal et tolérant, tel était Robert Brasillach.

Révolté aussi, devant la souffrance du peuple français jeté dans la guerre. S'il demanda principalement la condamnation à mort de Mandel et de Reynaud -- en accord avec de nombreux prisonniers et leurs familles -- ce fut parce que leur bellicisme avait conduit la France à la guerre et à la défaite, -- à la mort et à la captivité de tant de Français. Et s'il écrivit: "Qu'attend-on pour fusiller les chefs communistes déjà emprisonnés?"⁴⁵ ce fut parce que les attentats entraînaient des représailles sur des Français qui n'y avaient eu aucune responsabilité. Quand il se montre violent dans ses articles, c'est en raison de la violence subie par des Français innocents. (Noter, comme il le fait le 6 septembre 1941 dans *JSP*, que Reynaud et Mandel sont à Vals-les-Bains n'est pas révéler une cachette mais rappeler le lieu où ils sont internés administrativement.)

Il avait crié sa colère mais il n'approuva pas du tout l'assassinat de Mandel, "exécution clandestine... impossible à défendre"⁴⁶.

Contrairement à Mandel qui, prisonnier, était inoffensif, "Dormoy, en résidence surveillée, donc libre dans sa ville, complotait contre le gouvernement. Son exécution est un acte de guerre civile: Dormoy avait sur la conscience, outre son activité d'alors, son passé que ni les hommes de droite ne peuvent défendre, puisqu'il les a combattus par tous les moyens, ni les communistes, puisqu'il les a fusillés à Clichy en 1937 et que l'Humanité l'a attaqué au moins aussi violemment que les gens de droite"⁴⁶.

Le 21 mai 1943, Brasillach rappelait que, quelques années auparavant, il avait déposé au mur des Fédérés une couronne en mémoire des morts de la Commune. "Notre cœur, comme celui de Drumont, avait toujours été plus proche d'elle que des Versaillais..." "Ce sera l'éternel crime des conservateurs, écrit (Drumont), de s'être associés à cette répression infâme." Et il

ajoute le vrai mot: "Ce qui rend la répression de la Commune ignoble, c'est qu'elle fut faite par les courtisans, les corrupteurs de ceux-là mêmes dont on versait le sang à flots." Ainsi, à Clichy, le socialiste Marx Dormoy assassinait ses propres dupes en 1937 - Marx Dormoy, dont le seul acte de justice accompli depuis l'armistice nous a heureusement délivrés par une petite main qui ne trembla pas plus que celle de Charlotte Corday... C'est pour ne pas avoir compris que le peuple saigné et vaincu ne voulait pas d'une fausse révolution, d'une fausse restauration, de tous les faux-semblants de l'ordre sans la justice, de l'ordre sans la vérité, de l'ordre sans le socialisme, que le gouvernement d'alors a fait des révoltés. A nous de comprendre la leçon."⁴⁷

Emu jusqu'à la colère par la souffrance des innocents, Robert Brasillach fit taire son ressentiment vis-à-vis de résistants qu'il pensait pourtant complices des terroristes et il intervint pour les sauver. "On ne peut pas laisser fusiller des gens quand on a une toute petite possibilité de l'empêcher."⁴⁸ C'est dans une telle phrase que l'on trouve le vrai Brasillach.

De ses innombrables interventions dont il ne tenait pas registre, il reste quelques noms parmi lesquels: Louis Esparre, P. Doucet, M. Bruhat, qu'il ne parvint pas à sauver malgré des moments d'espoir. Jean Cavallès dont il ignora l'exécution. André Tournant, Daniel Gallois, Henry Poulaille, qui furent libérés. Il reste aussi les lettres de remerciement de Mme Esparre et d'Odile Gallois, et la longue lettre de Jacques Tournant du 30 janvier 1945: "...Mon frère et moi écrivons tout à l'heure à de Gaulle... Je voudrais te dire... mon absolue confiance en ta pureté."⁵¹

Connaissant des gaullistes et des résistants, Robert Brasillach savait qu'il y avait dans ce camp des hommes de bonne foi et patriotes. Chacun pensait que l'autre commettait une erreur, ce qui n'empêchait pas un respect et une amitié réciproques.

"Mon cher Robert, écrit Georges Pécout, vous avez toujours été profondément sincère, désintéressé, tout dévoué au Pays."⁵¹

Un fasciste qui a rêvé d'un monde plus juste et plus fraternel

"Ce qui m'émerveille peut-être le plus chez Well, confie en 1944 Robert Brasillach à Henri Poulain, outre les qualités profondes que tu connais, c'est sa politesse, son aisance, son naturel, bref une véritable aristocratie de manières autant que de cœur."⁵¹ "Il me paraît la justification incarnée de tant de choses que nous avons pensées."⁵¹

La véritable aristocratie ne vient ni de la naissance ni de la fortune, elle vient du cœur et de l'intelligence. Jeune mais gagnant déjà sa vie, Well était intelligent, franc et gentil, qualités très

appréciées par Robert qui ne l'a connu que fin 1943. D'autres jeunes de l'entourage de Brasillach étaient étudiants et c'était pour lui une grande satisfaction de les voir éprouver pour Well de l'estime et de l'amitié. Un monde d'accords où chacun aura sa place et sera aimé et respecté pour ses mérites est le rêve de Robert Brasillach.

Ce rêve peut commencer à se réaliser grâce aux Maisons de jeunes. L'une d'elles où, invité par des camarades il passa un dimanche par un printemps mouillé de 1942, "est admirablement située dans un parc merveilleux, avec des bosquets, de petits kiosques ridicules et charmants, des pelouses, des fourrés, des prairies qui descendent vers une rivière où l'on peut se baigner l'été. C'est là qu'en principe les jeunes gens du pays peuvent se réunir, mais aussi des jeunes gens venus d'ailleurs, qui débarquent avec leur tente et leur sac de couchage, campent deux jours, ou trouvent un abri dans les pièces vides et les kiosques. Ainsi se forment naturellement des groupes, où se mêlent des étudiants et des ouvriers, de chez Renault, de chez Citroën, de la banlieue lointaine...

"Au loin, (lors du salut aux couleurs), il y a quelques jeunes gens qui sont venus, cet après-midi, en désœuvrés. Ils ont les mains dans les poches, la pipe au bec. Ils regardent cela comme ils regarderaient une cérémonie de Papous... (Ils) ignorent sans doute ce que signifie cette cérémonie.

"Ce sont de jeunes bourgeois, et ils n'ont aucune excuse. D'autres en ont parfois. L'ami étudiant avec qui je parle me dit qu'un jour un gars de chez Renault regardait monter les couleurs, les mains dans les poches." Il lui expliqua que le drapeau était un lien entre les provinces et entre les travailleurs et l'autre répondit: "Puisque c'est ça, je veux bien saluer le drapeau." Les jeunes bourgeois qui regardaient curieusement le salut aux couleurs auraient-ils été capables de comprendre?"⁵⁰

La sottise suffisance de ces jeunes bourgeois est aussi celle de certains adultes. Terminant cet article, Robert reçoit "d'un lecteur, qui donne son adresse, la lettre suivante, signée d'un cheminot, d'un employé et d'un agriculteur": "Pendant quinze ans, j'ai été membre du parti socialiste S.F.I.O., que j'ai quitté en 1938, lorsque, avec quelques camarades, nous eûmes constaté que les pontifes du parti nous menaient à la guerre après nous avoir promis la paix... Lecteurs de votre journal depuis quelques années, nous y trouvons souvent, bien exprimées, des idées que nous échangeons entre nous... Dans certaines industries que nous connaissons bien, les chefs se disaient fascistes avant guerre, et nous les combattions puisqu'ils étaient nos adversaires; aujourd'hui nous

sommes devenus fascistes, et ces mêmes chefs se considèrent encore comme nos adversaires, ils sont toujours aussi durs, à notre égard, aussi omnipotents, aussi incompréhensifs et aussi inhumains qu'autrefois."⁵¹ Ceux dont l'attitude n'est pas fraternelle discréditent le fascisme.

"Votre article "Fascisme et antifascisme" nous a beaucoup intéressés" écrivent aussi ces lecteurs. Brasillach y déclarait notamment: "Fascistes de toujours, nous ne refusons aucun asile aux radicaux, socialistes, communistes, libéraux, néos, et tout ce que l'on voudra. La France a besoin de tous, et de toutes les volontés!... (Le bellicisme étant d'ailleurs le seul grand crime)... L'antifascisme et (le) fascisme. Faut-il lire la gauche et la droite? Pas du tout... Quelques innombrables jaloux de notre réunion de Magic-City... prétendent que nous l'avons tenue mus par notre haine contre la classe ouvrière. Elle est bien bonne! Nos lecteurs auront pu juger d'après la sténographie publiée par Henri Poulain si notre fascisme est conservateur et bourgeois!"⁵²

Voici les paroles de Robert Brasillach prononcées le 3 mai 1942 à Magic-City:

"Il n'y a rien dans le Moyen Age, il n'y a rien dans l'époque classique qui soit aussi triste et aussi inhumain que ce monde du XIXe siècle, ce monde à l'appel duquel est née la grande industrie et où, par la suite, pendant cent ans, jamais l'ouvrier n'a pu obtenir la moindre concession qu'il ne l'ait obtenue par le sang et par le sacrifice..."

"On peut dire que, pendant ces cent ans, il y a eu une sorte de déshonneur de la bourgeoisie. Au moment où ont été établies les premières lois sociales, sous le règne de Louis-Philippe, il faut penser qu'à ce moment-là, les grands patrons ont crié parce qu'on voulait empêcher les enfants de moins de douze ans de travailler dans les endroits dangereux. Il faut penser que, pour réclamer la journée de onze heures de travail continu, il a fallu des grèves, des émeutes, des morts. Il faut penser que, pendant plus de cent ans, la condition ouvrière dans toute l'Europe a donné naissance à la haine la plus justifiée..."

"Le prolétariat (doit être) désormais intégré à la nation. Notre fascisme, c'est, je vous le disais, l'union en faisceau de toutes les forces de la nation. Nous n'allons pas AU peuple, parce que nous sommes DU peuple."⁵³

La Révolution nationale ne doit pas décevoir. "Nous avons réclamé la Révolution nationale, contre l'esprit bourgeois et contre l'esprit marxiste, écrivait Brasillach dès le 2 juin 1941, et nous voyons aujourd'hui que rien n'est fait pour prouver aux Français que le sens de la solidarité n'est pas un vain mot. Tous les jours, nous recevons des lettres navrantes où il est prouvé que des femmes de prisonniers, des pères de familles nombreuses, d'anciens combattants, sont féroceement poursuivis par le fisc et réduits

à crever de faim... Cela est indigne du mouvement de rénovation française."¹⁴

Personne ne doit être exclu. "Les Frontstalags (camps situés en France) n'ont pas d'étiquettes-colis, rappelle Robert Brasillach. On peut leur envoyer des colis librement. Ces camps contiennent des Nord-Africains et des indigènes de notre Empire qui, comme on s'en doute, sont sans relations avec les leurs, et souvent bien abandonnés. Mais on nous signale que beaucoup de bureaux de poste ignorent qu'on peut leur adresser des colis, ce qui est le minimum que doive la France colonisatrice à ceux qui se sont battus pour elle." "Sur l'instigation de leur professeur, 48 élèves d'un lycée de la région parisienne ont décidé de réunir chaque semaine chacun 1 franc et 1 cigarette et d'aller porter les 48 francs et les 48 cigarettes à deux ou trois blessés militaires sans famille du Val-de-Grâce. Exemple à suivre."⁵⁴

Il n'y a pas de fascisme sans solidarité. "Au moins pourrait-on s'accorder sur les principes qui veulent associer davantage chaque jour le travail au capital initial, et faire de toute entreprise une forme d'association."⁵⁵

"Il faut construire un Etat qui sera un Etat national et socialiste, indépendant des forces de l'argent."⁵⁶ "L'Etat moderne ne doit plus être une oligarchie de possédants, écrit aussi Brasillach, il doit être une collaboration de tous, et c'est en cela qu'il est socialiste."⁵⁷

"Il ne faut pas de déviation bourgeoise, il ne faut pas que le fascisme se mue en une sorte de conservatisme égoïste et policier."⁵⁸

"Aujourd'hui, dit Robert Brasillach emprisonné, on dépeint le fascisme sous un jour caricatural, parce qu'on a oublié ce qu'il a été à ses origines: une flambee d'espérance. Pendant un temps, la jeunesse a cru qu'elle allait refaçonner le monde. Et puis, cet idéal a été confisqué. Confisqué par les profiteurs, les combinards, les opportunistes, par tous ceux qui se vantent de représenter "le Pouvoir". Mais d'autres aussi ont lutté et ont sacrifié leur vie à une espérance. Et leur espérance, elle aussi, a été confisquée. Je me sens solidaire d'eux, parce que leur aventure a été la même. Partout, dans tous les camps, la jeunesse a été trahie."⁵⁹

La jeunesse est encore trahie, au début du XXe siècle, quand un personnage fictif détestable est créé pour cacher le vrai Robert Brasillach. Le tour est aussi simple que sinistre. Le vrai Brasillach s'est dit "antisémite" par refus d'une influence juive jugée excessive mais il a désapprouvé les violences commises contre les Juifs? Un désir de les faire mourir est inventé en utilisant le personnage fictif! Le vrai Brasillach s'est dit "collaborationniste" par patriotisme, pour protéger la France et les

Français? Un dessein de trahison le remplace! Le vrai Brasillach s'est dit "fasciste" par espoir d'amitié nationale et de fraternité? Un goût pour la barbarie est inventé pour nier cet espoir!

"Ce qui fut affreux pour la France, après la Libération, confia l'ancien résistant François de Grossouvre à Dominique Venner, c'est le refus de réconciliation du général de Gaulle avec ceux qui avaient cru devoir placer leur confiance dans le maréchal Pétain. C'est la racine du mal dont souffre notre pays."⁶⁰

Que les fraternels adversaires s'unissent, ceux qui pensent à la France et non à leur intérêt personnel, qu'ils confondent les profiteurs du mal et la France guérira.

L'enfant Espérance a joint les deux mains.⁶¹

Anne-Marie BOUYER

NOTES:

1. Lettre à Patrice L. recopiée plus tard pour Henri Poulain et jointe aux lettres de Brasillach à Poulain. Voir aussi note 21.

2. Mémoire, OEuvres complètes de Robert Brasillach (ci-après OC, annotées par Maurice Bardèche), Paris, Club de l'Honnête Homme, 1963/1966, t.V, p.640.

3. Je Suis Partout (ci-après JSP), 15 avril 1938.

4. Emmanuel Berl, Le Pavé de Paris, novembre 1938, cité par Anne Brassié dans Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur, Paris, Robert Laffont, 1987, p.189.

5. Emmanuel Berl, Le Pavé de Paris, 3 février 1939, cité par Dominique Venner dans Histoire de la Collaboration, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 2000, p.72.

6. JSP, 10 mars 1939.

7. La Causerie littéraire de l'Action française, 13 janvier 1938, Les Quatre Jeudis, OC, t.VIII, p.278.

8. JSP, 21 novembre 1936.

9. JSP, 17 février 1939.

10. Histoire de la Collaboration, op. cit., p.121.

11. Ibid., p.122.

12. Lettre non datée d'Assia Lassaingne, écrite très vraisemblablement après la parution du JSP du 31 mars 1939. Je remercie vivement Suzanne Bardèche de m'avoir permis de consulter la correspondance de son frère Robert Brasillach.

13. Correspondance, OC, t.X, p.578.

14. JSP, 2 juin 1941, OC, t.XII, p.342.

15. Histoire de la Collaboration, op. cit., p.89.

16. Ibid., p.120.

17. Correspondance, OC, t.X, p.565.

18. Cité par Simon Schwarzfuchs (Aux prises avec Vichy. Histoire politique des Juifs de France, 1940-1944, Calmann-Lévy, 1998) et repris par Jean-Claude Valla dans Ces Juifs de France qui ont collaboré, Les Cahiers Libres d'Histoire, N°8, Editions de la Librairie Nationale, 2002, p.31.

19. Histoire de la Collaboration, op. cit., p.315.

20. Ces Juifs de France qui ont collaboré, op. cit., p.48.

21. Lettre de Robert Brasillach à Henri Poulain. Les lettres de Brasillach adressées à Poulain sont conservées par son légataire. Des photocopies ont été jointes à la collection de Suzanne Bardèche.

22. Bérénice, OC, t.IV, p.147.

23. Ces Juifs de France qui ont collaboré, op. cit., p.25.

24. JSP, 30 mai 1942, OC, t.XII, p.450.

25. Cité par Simon Schwarzfuchs et repris par Jean-Claude Valla dans Ces Juifs de France qui ont collaboré, op. cit., p.80.

26. JSP, 2 juin 1941, OC, t.XII, p.343.

27. Lettre de Robert Brasillach à Lucien Rebatet, 14 août 1943, Correspondance, OC, t.X, p.585.

28. Lettre à un soldat de la classe 60, OC, t.V, p.596.

29. JSP, 25 septembre 1942, OC, t.XII, p.481.

30. La photocopie de ce document a été jointe à la collection de Suzanne Bardèche.

31. Collection Suzanne Bardèche.

32. Histoire de la Collaboration, op. cit., p.336.

33. Correspondance, OC, t.X, p.562 et p.568.

34. Histoire de la Collaboration, op. cit., pp.91-92.

35. Jean-Claude Valla, La gauche pétainiste, Les Cahiers Libres d'Histoire, N°5, Editions de la Librairie Nationale, 2001.

36. Les lettres de Robert Brasillach adressées à Marguerite Cravoisier sont conservées par ses héritiers. Des photocopies ont été jointes à la collection de Suzanne Bardèche.

37. Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur, op. cit., p.234.

38. JSP, 14 mai 1943, OC, t.XII, p.556.

39. JSP, 14 juillet 1941, OC, t.XII, p.358.

40. Histoire de la Collaboration, op. cit., p.278.

41. JSP, 18 septembre 1942, OC, t.XII, pp.478-479.

42. Lettre de Robert Brasillach à Georges Blond, 14 août 1943, Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur, op. cit., pp.271-272.

43. Révolution Nationale, 19 février 1944, OC, t.XII, p.612.

44. JSP, 30 juillet 1943.

45. JSP, 25 octobre 1941, OC, t.XII, p.386.

46. Mémoire, OC, t.V, p.626.

47. JSP, 21 mai 1943, OC, t.XII, p.559.

48. Lettre à Marcelle Zinnsz, Correspondance, OC, t.X, p.582.

49. Emmanuel Allot, aujourd'hui François Brigneau.

50. JSP, 23 mai 1942, OC, t.XII, p.445 et p.447.

51. Ibid., pp.448-449.

52. JSP, 15 mai 1942, OC, t.XII, pp.443-444.

53. JSP, 9 mai 1942.

54. JSP, 29 novembre 1941.

55. JSP, 7 juillet 1941, OC, t.XII, p.355.

56. JSP, 4 septembre 1942, OC, t.XII, p.474.

57. JSP, 29 janvier 1943, OC, t.XII, p.526.

58. JSP, 21 juillet 1941, OC, t.XII, p.360.

59. Jacques Benoist-Méchin, Un foulard rouge dans la nuit, Cahiers des Amis de Robert Brasillach, N°20, 1975, p.25.

60. Dominique Venner, Histoire critique de la Résistance, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 1995, p.9.

61. Poèmes de Fresnes, Lazare, 4 février 1945, OC, t.IX, p.108.

LECTURE : Maurice Bardèche : Nuremberg



Kontre Kulture réédite en un volume deux ouvrages de Maurice Bardèche devenus introuvables : Nuremberg ou la terre promise (1948) et Nuremberg II ou les faux monnayeurs (1950). Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, l'auteur y délivre l'analyse critique la plus fine qui soit du système de domination mondiale qui venait de se mettre en place.

par Damien Vigalar

Maurice Bardèche

NUREMBERG OU LA TERRE PROMISE

Le présent ne surgit pas de nulle part. Il est de loin en loin dans l'histoire des moments de rupture où se jouent des choses décisives pour l'avenir. Ce sont des époques, au sens où l'entendait Bossuet: on s'y arrête pour considérer, comme d'un sommet, tout ce qui est arrivé devant et après. Y remonter est le seul moyen qui s'offre à l'historien de jeter un tant soit peu de clarté sur les chaotiques événements qui les ont précédés, car, dans l'obscurité de la lutte, une catastrophe se préparait. Et surtout, la compréhension de pareilles époques permet de décrypter les événements qui les ont suivis, jusques et y compris, lorsqu'il s'agit d'une période de laquelle nous n'avons cessé de subir l'influence, les événements présents.

L'ÉPOQUE DU TOURNANT

Le moment de la Deuxième Guerre mondiale est pour nous une semblable époque. Les conflits du XIX^e siècle, et surtout la Première Guerre mondiale, sont les balbutiements et en quelque sorte les prémises de l'enfantement du système actuellement dominant. Lors du procès de Nuremberg, c'est un nouvel ordre mondial qui apparaît pour la première fois en plein jour. Maurice Bardèche avait le regard qu'il fallait, et il était, au bon moment, au bon endroit pour voir ce qui devait ensuite rester caché. Bardèche met en question le procès de Nuremberg dans son principe même. Il prophétise ainsi le rôle que jouent le droit et le procès dans la guerre moderne. Il

voit ce que cachent les « droits humains » et le pacifisme qui bannit la souveraineté et met la guerre hors-la-loi. Il voit que la profonde raison d'être de Nuremberg n'est pas tant la condamnation des Allemands que la justification des horreurs commises contre eux par les Alliés.

TERRORISME ET CRIME CONTRE L'HUMANITÉ

La condamnation morale de l'ennemi est indispensable aux embargos et aux blocus qui meurtrissent des populations entières, aux bombardements de villes et de villages, aux démantèlements des infrastructures, aux déportations de masse, aux assassinats et aux viols systématiques. La pratique du terrorisme sous le nom de résistance, l'appel au soulèvement des populations civiles, les ordres, déjà, donnés aux fonctionnaires et aux membres de tout l'appareil policier et militaire de désobéir, tout cela exige l'ouverture d'un procès, tout cela entraîne nécessairement dans le cercle infernal de la lutte contre le terrorisme et du crime contre l'humanité le chef d'État indocile dont le renversement violent est programmé. Il faut réduire l'ennemi à une bête féroce, et si possible le conduire à en devenir une, sous peine de voir condamnée la manière dont on l'a traité. Voilà ce que ce livre venu du passé nous donne à voir de notre temps.

Kontre Kulture, 440 pages, 21 euros
www.kontrekulture.com

Une autre collaboration

Ils ne furent ni fascistes ni romantiques. Ils étaient pacifistes de gauche, planistes, fédéralistes. Seraient-ils les ancêtres honteux de l'Europe démocratique ?

PAR JEAN MABIRE

« L'Europe nouvelle » fut peut-être moins une invention de la propagande au temps de l'Occupation qu'un vieux rêve d'idéologues et de techniciens français qui purent croire en 1940 que les Allemands seraient conduits à réaliser, bon gré mal gré, une fédération continentale. Adolf Hitler devenait ainsi une sorte de successeur dévoyé d'Aristide Briand ! Cette fantasmagorie explique bien des ralliements méconnus à une politique de collaboration, répondant davantage à l'attente de certains milieux de gauche qu'aux convictions d'une droite de tradition.

Telle est la thèse que développe Bernard Bruneteau, avec une rare absence de jugement partisan, dans un gros livre de près d'un demi-millier de pages, où tout est intelligent et révélateur... sauf le titre.

En effet, cette « Europe nouvelle » ne fut pas « une illusion des intellectuels de la France de Vichy », mais, bien davantage, une utopie de milieux politico-économiques de Paris, propageant de très vieux espoirs pacifistes et technocrates.

S'ils devaient naviguer dans le sillage de vedettes des « temps nouveaux », comme Marcel Déat ou Jean Luchaire, les européistes n'étaient pas des convertis de l'an 40, mais au contraire de très anciens pionniers d'idées, développées au lendemain du premier conflit mondial et dans les années de crise de l'entre-deux-guerres.

Ce livre aux multiples références est en fait la longue aventure d'hommes et de programmes, de brochures et de groupes dont les idées étaient déjà depuis longtemps « dans l'air » quand survint la défaite de l'été 1940.

Malgré une couverture un peu « raccrocheuse » qui représente des écrivains français flanqués de l'Oberleutnant Heller, de la *Propaganda Staffel*, au retour du fameux *Voyage en Allemagne*, ce livre n'est en rien quelque actualisation universitaire du célèbre *Romantisme fasciste* de Paul Sérant qui considérait unique-

ment, avec une belle lucidité d'ailleurs, l'œuvre de Bonnard, Brasillach, Céline, Chateaubriant, Drieu La Rochelle ou Rebatet.

Les personnages que nous découvrons ici ne sont pas romantiques ni même fascistes. Ce ne sont même pas des « intellectuels » *stricto sensu*, (tels qu'on les concevait au temps de l'affaire Dreyfus). Ce seraient plutôt des techniciens, souvent socialistes, radicaux ou planistes, persuadés que l'avenir appartiendrait à un continent unifié. Ils avaient longtemps rêvé de fédéralisme, mais acceptaient finalement l'hégémonie de l'État le plus fort d'Europe, puisque les voies démocratiques vers l'unification continentale n'avaient conduit qu'à un échec. La Wehrmacht accomplissait ce que n'avait pu réaliser la Société des

Pour ces européistes de gauche, la Wehrmacht accomplissait ce que n'avait pu réaliser la Société des Nations

Nations ! Elle était simplement une autre forme d'un nécessaire pouvoir supranational. Bien entendu, tout cela au nom du réalisme, parce que pour ces européistes de vieille conviction, il n'était pas pensable que le Reich, cœur et force du continent, soit un jour vaincu par des puissances périphériques.

L'idéologie national-socialiste, l'exaltation du Volk, le racisme, qu'ils connaissaient mal et que certains d'entre eux avaient même naguère dénoncé au sein du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes ou de la Ligue des droits de l'homme, n'entraient que pour peu dans leur analyse de la situation. Bien entendu, ils se considéraient toujours comme progressistes, « modernes » et traitaient volontiers

les nationalistes partisans du régime de Vichy de conservateurs, si ce n'est de réactionnaires.

Il n'y avait aucun opportunisme dans le cas de ces hommes pour qui la victoire germanique de 1940 fut, bien davantage que pour Maurras, une « divine surprise ». Les Allemands, maîtres de presque toute l'Europe, allaient réaliser leurs plans, cela en dehors de tout jugement d'une morale qui, pour eux, appartenait au passé.



Réunion de travail franco-allemande en 1942. De gauche à droite, F. de Brinon, ambassadeur auprès des autorités allemandes, M. Lassalle, président de la Chambre de commerce de Paris, F. Lehideux, secrétaire d'État à la Production industrielle. Debout, le Dr Michel, chef des services économiques des forces d'occupation.

Jean Cocteau et le sculpteur Arno Breker lors de la fameuse exposition de l'Orangerie en 1942.



Ils furent ainsi fidèles à leur rêve européen bien plus qu'à une nation qui leur était depuis longtemps apparue comme trop petite.

Celui qui fit la liaison entre les intellectuels fascistes et les idéologues européistes fut d'ailleurs Drieu La Rochelle, dont le premier essai portait le titre significatif de *Mesure de la France*. Il devait par la suite écrire un livre qui aurait pu servir de mot d'ordre aux supports de cette illusion : *L'Europe contre les patries*, bouquin qui date de 1931, bien avant la prise de pouvoir par Hitler et la renaissance d'une patrie appelée à devenir hégémonique et tentaculaire : le III^e Reich. Mais c'était sans doute là une sorte de détail, gigantesque mais provisoire, pour ceux qui estimaient que l'Europe comporterait en soi une vertu capable, par quelque invisible loi naturelle, d'abolir, au lieu de l'exalter, le très vieux et tout jeune nationalisme germanique.

Ainsi donc, le classique équilibre européen, fauteur de conflits, venait de disparaître par une guerre qui était vraiment, cette fois croyaient-ils avec une touchante naïveté, la « der des ders ».

Sans entrer dans les

lisme, de l'individualisme, du libéralisme, du capitalisme », car il était quand même des européistes qui se piquaient d'idéologie.

Derrière toutes ces réactions, on découvre ce que beaucoup considèrent comme une très vieille vérité : la Force accoucheuse de l'histoire.

Il serait amusant mais un peu lassant d'aligner les noms – parfois peu connus aujourd'hui – de ceux qui ont cru qu'enfin « l'Europe était faite », tel l'ex-député radical, Gaston Riou, qui dirigeait naguère l'Union économique et douanière européenne : « Le rêve que depuis des siècles font les meilleurs enfants d'Europe se réalise sous nos yeux. »

L'auteur d'*Europe ma patrie*, publié en 1928, a quand même de la peine à en croire ses yeux douze ans plus tard !

Le ralliement de ces personnages à la politique de collaboration va se dérouler sous une enseigne qui apparaît tragiquement humoristique : « le devoir de présence à l'événement ». Qu'en termes habiles, ces choses là sont évoquées. C'est dire si à Paris on va dénoncer « l'europhobie



Bernard Bruneteau, « L'Europe nouvelle » de Hitler, une illusion des intellectuels de la France à Vichy, éd. du Rocher, 442 p., 21 €. Bernard Bruneteau est maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Pierre Mendès France (Grenoble II). Ses travaux portent sur l'histoire intellectuelle et politique du XX^e siècle. Il a notamment publié *Les Totalitarismes* (Armand Colin, 1999).

maurassienne », alors que l'Action française est repliée à Lyon.

Même Emmanuel Mounier souhaite dans *Esprit* une « Europe fédérale bâtie sur un droit international bien armé, dans le respect des cultures et des vocations nationales ».

Ce qui est surprenant aujourd'hui, c'est de découvrir tant d'europhobes qui ne sont certes pas des convaincus de fraîche date : le syndicaliste pacifiste Léon Emery, le juriste Georges Scelle, l'expert financier Henri Clerc et tant d'autres.

Voilà donc, s'imaginent ces croyants d'autrefois et de toujours, les États-Unis d'Europe en marche. Même l'équipe Darlan, qui arrive au pouvoir en mars 1941, est pleine de projets « européens » (concession de Vichy à l'esprit de Paris). Cette fois, c'est Jacques Benoist-Méchin qui fait la liaison.

Certes, Bernard Bruneteau accorde une place aux poètes comme Brasillach, aux rêveurs comme Chateaubriant ou aux furieux comme Rebatet, mais, cette fois, ils n'apparaissent que comme les comparses des techniciens, gens sérieux, réalistes, plus prophètes qu'on le croirait, car l'auteur de ce livre sur « l'Europe nouvelle » pose, après des pages et des pages de citations et de portraits, vivants à force d'être précis, une question essentielle : « Et si les plans européens imaginés sous l'Occupation constituaient la préhistoire dérangeante de notre construction européenne démocratique ? » Bonne question. Mais qui donc incarne aujourd'hui ce que l'auteur nomme « la figure culturelle », bien plus diabolisée que le montage économique ? Signe des temps. ■

● En collaboration avec Éric Lefèvre, Jean Mabire vient de publier aux Éditions Grancher la suite, en deux volumes, de son histoire de la LVF, *La Légion perdue. Face aux partisans, 1942*, et *Sur les pistes de la Russie centrale. Les Français de la LVF, 1943*. Chaque volume, 270 p., et 322 p., nombreuses photos inédites, 24 €.

Jean-Marie Le Pen et Brasillach: complément au dossier paru dans le Bulletin 124.

Parler de Brasillach (l'orthographe et l'orthotypographie ont été reproduites verbatim.).

J'ai eu une micro algarade sur twitter à propos de Brasillach. Je soulignais qu'il me semblait vain, de la part de Mélenchon, d'attaquer Marine Le Pen sur ce sujet, la majorité des français ne sachant pas, ou se foutant complètement, de qui était Brasillach.

J'ai évidemment été accusée de « mépriser le petit peuple ». En l'occurrence, je voulais surtout souligner que l'infinie saloperie qu'a été Brasillach ne concerne plus personne. Ou si peu. Je lis, quasi quotidiennement, des gens qui balaient à peu près toute évocation du sujet d'un vigoureux « et alors ? » comme si on parlait d'un temps fort lointain où il s'est passé des choses certes ennuyeuses mais au fond, pas si graves. La récente sortie de Guéant sur le FN (national ET socialiste) m'a d'ailleurs poussée à remarquer qu'il tombait dans une sorte de relativisme culturel bien mal venu. (...)

Mais revenons à Brasillach, objet de ma conversation du soir avec dieu.

Peut-on citer des poèmes de Brasillach? Excluons Le Pen qui se contente de rassembler son électorat original – qui trouve sa fille un peu light – tout en concentrant l'attention sur de micro scandales pour que sa fille puisse plus facilement se présenter en martyre ensuite. Inutile donc de tomber dans le piège grossier.

Rien que le nom de Brasillach me donne envie de sortir un lance-flammes mais je n'ai jamais prétendu à une totale objectivité sur ce sujet. J'ai été élevée avec la seconde guerre mondiale en toile de fond donc, forcément, des Brasillach, des Drieu la Rochelle, des « *Je suis partout* », cela me parle un minimum.

Mais ai-je raison? Doit-on bannir – en excluant le cas Le Pen – la moindre évocation de Brasillach? Ou de Drumont? Ou de tant d'autres?

Je serais bien incapable de le dire. (De grâce évitez moi la comparaison avec un Voltaire, la vie de Brasillach n'a été faite QUE d'antisémitisme).

Je n'ai pas trouvé chez Gallica un numéro de *Je suis partout*; je vous mets donc un lien vers un texte écrit pour un concours lancé par La libre parole, un journal antisémite français de la fin du 19ème (quand je vous dis que Hitler est juste allé chercher outre-Rhin ses théories).

Les commentaires sont instructifs :

Flashou | 27/02/12 | 23 h 36 min Valérie > « Peut-on citer des poèmes de Brasillach ? » Perso je ne connaissais pas ce monsieur avant ton article, et du coup j'aurai tendance à juger ce qu'il fait de façon totalement pragmatique : le poème est il bon ? bien écrit ? C'est un peu comme lorsque j'écoute une chanson de « noir désir » : je me contrefiche de l'histoire de Cantat (bon ok pas forcément un bon exemple mais tu vois l'idée) et j'apprécie le « produit fini ». Ce qui gêne c'est la remise en perspective de l'individu par rapport à ce qu'il dit. Un petit exemple : « La seule réalisation impérissable du travail et de l'énergie humaine, c'est l'art. » En soit cette citation est plutôt bonne. Sauf qu'on la doit à Hitler, un artiste frustré qui a fait de la culture un outil politique au service de sa main mise. Si cette citation venait de Leonard de Vinci, génie universel de la renaissance, elle aurait une tout autre couleur. Plutôt que de bannir ces citations, je pense qu'il faut remettre les auteurs dans leur contexte, avec des éléments factuels, pour ainsi mieux peser leur propos. Bannir ne fait que susciter de l'intérêt (ah ! le gout de l'interdit) sans fournir la bonne grille de lecture.

catnatt | 28/02/12 | 8 h 00 min Le magazine littéraire a sorti un numéro sur les écrivains et l'occupation. Ils parlent évidemment de Brasillach. On peut citer Céline sans se faire taper dessus en France. Le truc étant que Céline, bien qu'antisémite, a assez peu frayed avec les allemands parce que d'après ce que j'en sais, ceux ci le trouvaient un chouia trop hystérique. Notre rapport à Céline n'est pas politique (je fais des généralités hein), il est littéraire. Brasillach lui c'était un énervé du fascisme. Il a été à la tête d'un journal. Il est clairement collabo. Alors quand un président de parti d'extrême droite le lit à une séance, on manque de s'étrangler. Vu le contexte et vu la personne, c'est politique. On n'est pas dans la littérature. Et ce n'est pas parce que « le peuple » ne se rappelle plus de Brasillach qu'il faut laisser passer. Mélenchon a eu raison de lui rentrer dedans. Ya l'internet mondial maintenant et le référencement est tel que wikipedia arrive quasiment en premier. Les gens vont voir et la bio est très claire. Après s'ils ont envie de voir si Brasillach a été injustement traité, ils trouveront toujours.

ElDesdichado | 28/02/12 | 8 h 09 min @flashouJM Le Pen ne cite pas Brasillach au cours du dîner annuel de la confrérie des poètes bretons, il le fait lors d'une réunion politique. De plus, comparer ce qu'a fait

Cantat et ce qu'a écrit Brasillach, ce n'est pas juste « pas un bon exemple ».

Océane | 28/02/12 | 8 h 55 min C'est toujours délicat... Et en général c'est le genre de sujet que j'évite en public, en soirée etc.. Mais j'aime lire Céline, Drieu La Rochelle, Brasillach, Léon Bloy, qui provoquent toujours des ahhh de dégoût sans que les personnes en questions les aient lu, et putain que ça me gave... Les « gens » (même si je sais que les généralités c'est de la merde, il faut parfois se risquer à en faire...) Les « gens » donc, s'attachent uniquement à ce qu'ils croient connaître d'un homme pour en déduire la qualité de son œuvre. S'ils savaient que Cioran avait été un chouia fasciné par le fascisme, serait-il autant pompeusement cité ? (Et j'adore Cioran...) Quant à Montherlant, on lui passe quelques défauts pour aller voir ses pièces... Je déteste l'idée même de pédophilie par exemple, mais je suis une inconditionnelle de Gabriel Matzneff, pour qui une gamine de 13 ans est quasi trop vieille (j'exagère à peine..) Tout ça pour dire que je lis ce qui me plaît, et j'en parle quand je veux. Je n'aime pas l'idée non plus de scinder l'Homme et l'Œuvre, et je pense que qui a commis un crime doit être puni selon les justes lois en vigueur, mais pas plus pas moins. Or je trouve qu'on surajoute une punition à ces auteurs en honnissant leurs créations. Alors lisons et citons qui on veut, le tri est déjà fait par le temps et l'histoire.. (Et si on va par là, quand on sait quelle petite ordure criminelle a été François Villon au Moyen Âge, faut-il brûler son œuvre poétique (fabuleuse)?)

RiGeL | 28/02/12 | 9 h 12 min « On peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui ». Voilà ce que m'inspire toute cette histoire. Marine Le Pen a totalement raison, lorsqu'elle dit qu'il faut être capable de différencier l'œuvre de son auteur. Sauf que... Quand JMLP, qui est loin d'être un imbécile, cite Brasillach dans un meeting électoral, il ne le fait pas DU TOUT par hasard, et il cite l'auteur, plus que l'œuvre, et sa citation n'a rien de littéraire, elle est éminemment politique. C'est toute la malhonnêteté du front national qui ressort dans cette polémique idiote.

Maxine | 28/02/12 | 10 h 20 min Alors là, perso je vais avoir une position radicale, pas forcément très finaude, mais sur l'idée de séparer l'auteur de son œuvre : la littérature mondiale est suffisamment riche pour pouvoir se passer de Céline, Brasillach & Co et trouver son bonheur ailleurs. Et les écrits de Céline ont beau être magnifiques, perso dès que j'en lis, se superposent dans mon esprit les phrases délirantes sur les juifs, et alors là impossible. En plus au delà de leur abjection, c'est d'une telle stupidité, d'une bêtise si crasse que ça m'enlève l'estime intellectuelle que l'on pourrait avoir pour lui. Et en parlant de François Villon je fais la différence entre un criminel et un individu qui systématise la haine d'autrui, mais je peux me tromper

Arrakis | 28/02/12 | 12 h 01 min Pour ce qui est de lire Brasillach durant un meeting FN, pas la peine de faire un dessin, évidemment. Ceci dit, comme Océane, je lis Brasillach, Drieu, Bloy et d'autres (ce dernier étant moins « mis à l'index » que les deux autres j'ai l'impression). Et lire Brasillach m'a été particulièrement utile pour comprendre qu'on peut écrire des textes « sensibles », beaux, voire presque sirupeux, et être une abomination. Et pour prendre garde aux idéologies qui transparaissent sous les textes bien tournés (même si ses positions politiques n'apparaissent que par intermittences chez Brasillach, et laissent très rarement deviner le personnage « réel »). (...)

Arrakis | 28/02/12 | 12 h 12 min Je me permets un double post (désolée, honte à moi) pour préciser ce qui n'est peut-être pas très clair : il est certes différent d'appeler à la déportation et l'extermination d'un groupe, et de juger que des différences naturelles justifient l'exploitation d'un groupe, qui serait « fait pour ça ». Mais les textes connus et publiés de Brasillach ne sont pas ses appels à l'extermination, d'une part. D'autre part, souhaiter que chaque « race » « reste à sa place », avec toutes les bonnes intentions du monde, conduit à des horreurs et à leur justification. (...)

ali | 28/02/12 | 19 h 56 min Mélenchon à juste eu l'idée indispensable d'essayer de dire ce qu'est vraiment le front national, à une majorité de sympathisants qui ne semblent pas le savoir. Ils ne savent peut-être pas plus qui est Brasillach (moi non plus hein, j'avais juste ce nom dans ma liste de gens d'extrême droite), mais plus savent ce qu'a été « je suis partout », et de toute manière il a cité une phrase suffisamment explicite et dégouillée pour faire comprendre le rôle de collabo de ce type. Il a raison Mélenchon, on devrait tous les jours mettre le débat de l'antisémitisme sur la table à propos du FN. Trop de gens, surtout parmi les politiques de droite dite « républicaine », font comme si Marine avait réellement mis le FN sur la voie d'un parti respectable. Dans ma région, une élue UMP, tout ce qu'il y a de plus respectable, salue le courage et la combativité de Marine face au voyou Mélenchon... ça craint. Js suis d'accord aussi pour dire qu'on ne peut pas mettre sur le même plan Céline et Brasillach, car ce dernier avait un véritable rôle politique à la pire époque. Pour ce qui est de différencier l'œuvre de l'homme, de la part de Le Pen à un meeting politique, on ne peut pas y croire une seconde. Et puis je suis d'accord avec ce que dis quelqu'un plus haut... il y a tellement de poètes dans ce monde qu'on peut se passer d'aller

puiser chez les nuisibles.

Hoppipolla | 29/02/12 | 19 h 58 min La qualité littéraire de Brasillach n'est plus à démontrer. Et Mélenchon de demander à tout le monde de s'indigner, de quitter la salle dès qu'on le cite. Vraiment stupide. Aux oubliettes les Céline, les Maurras, les Bloy... C'est une méconnaissance totale de la littérature. Vous vous rappelez de notre dernier petit débat, où je vous montrais que les Victor Hugo, Voltaire ou Lévi-Strauss avaient des écrits tout autant détestables selon les critères d'un Mélenchon... (...)

Arrakis | 1/03/12 | 6 h 44 min @H > Citer un poème/auteur lors d'un discours politique renvoie à autre chose que la qualité littéraire, et revêt, justement, un sens politique (c'est même quasi tautologique de le préciser...). Il ne s'agit pas d'une réunion entre proches ou amateurs de littérature. (...)

valerie | 1/03/12 | 11 h 52 min Hoppipolla : comme dit au dessus Voltaire n'a pas été QUE antisémite. Brasillach y a consacré sa vie. Brasillach a été collaborateur d'un régime génocidaire. le mettre sur le même plan que Voltaire est donc une annerie. (ce qui ne sous-entend pas qu'il faut ou non l'interdire simplement ça pose question). Enfin tu conviendras – mais si tu vas y arriver – que Brasillach cité par JMLP n'est pas exactement la même chose que Brasillach cité par un autre. On rappelle qu'il a été condamné 18 fois pour ses propos.

Hoppipolla | 1/03/12 | 12 h 45 min (...) Arrakis: Citer un poème renvoie au sens du poème, et pas à son auteur. Voilà la tautologie. Les vers de Brasillach incriminés: « Au berceau de l'enfant d'honneur... on a vu deux fées apporter deux présents... le courage avec la gaieté ». Trouvez-en un sens politique si bon vous semble. @ Valérie: « comme dit au dessus Voltaire n'a pas été QUE antisémite ». Exact. Il était également négrophobe et homophobe. Et aussi un très bon écrivain, comme Brasillach. « Brasillach cité par JMLP n'est pas exactement la même chose que Brasillach cité par un autre »: c'est justement de là que vient notre discorde. Je refuse tout procès d'intention. JMLP a le droit de dire les mêmes choses qu'un autre. Même si c'est un méchant. Si Frédéric Mitterrand cite Montherlant ou Oscar Wilde, je ne vais pas supputer que c'est par pédophilie. Ça s'appelle un amalgame, et vous savez très bien que c'est vilain.

valerie | 1/03/12 | 13 h 11 min H : il se trouve qu'en plus du reste, JMLP est incapable de citer un poème correctement. et c'est « Au berceau de l'enfant Honneur », poème écrit qq jours avant son execution donc oui je vois un sens politique CLAIR à ce poème. (...) C'est à peu près comme quand dieudonné recoit faurisson, ça pue. et donc je me répète, Voltaire n'a pas passé sa vie entière à tenir des propos racistes/antiémites. Brasillach, si.

Hoppipolla | 1/03/12 | 14 h 06 min Le ton monte? Oui JMLP a été condamné. Mais comme je suis Degauche, je suis pour la réinsertion et tout le tintouin. Et donc je ne m'attarde que sur les propos, et non pas sur les gens qui les portent. Ça, c'est de l'ad hominem. JMLP a autant le droit de citer du Céline que Mélenchon. Vous êtes attachée au droit, alors tenez vous-en. « Voltaire n'a pas passé sa vie entière à tenir des propos racistes/antisémites. Brasillach, si. » Bien. A partir de quand est-on potentiellement citable? Céline, on peut? J'ai du mal à quantifier sa dose d'antisémitisme. Voltaire aussi j'ai du mal. Faut faire la proportion d'écrits condamnables comparée au reste de leur œuvre intégrale? Expliquez votre mètre-étalon. M'accuser de propos diffamatoires est fort de café. Comme j'ose espérer que sous vos dehors austères vous êtes quelqu'un de sympa, je ne prendrai pas ça pour une menace. Mais je répondrai sérieusement: 1. Lisez correctement. J'attaque au contraire toute forme d'amalgame. Si vous suivez correctement la démonstration, cela donne: JMLP ne peut être accusé de collabo en citant Brasillach de la même manière que FM ne peut être accusé de pédophilie en citant Montherlant. 2. Vous comprenez donc, évidemment, qu'il n'y a aucune diffamation de ma part. J'aimerais cependant voir le même zèle lorsque certains de vos commentateurs affichent certains raccourcis faciles, avec du nazi partout. Là on pourrait éventuellement parler de diffamation. Il y en a. Alors: la discussion peut-elle être courtoise? Ou bien est-il interdit de prouver qu'on ne peut combattre le FN sur ce motif: « JMLP a parlé de Brasillach », que ce soit juridiquement ou rhétoriquement. On a beau se débattre en disant « ça pue », « c'est nauséabond », ou « ça rappelle les heures les plus sombres de notre histoire », juridiquement, il n'y a rien à y redire, et stratégiquement, le FN continuera à dire qu'il est diabolisé, qu'on le traite différemment des autres. Ce qui lui réussit toujours bien.

xenomorf | 3/03/12 | 14 h 16 min Ouais ben moi aussi je pense que la littérature mondiale est assez fournie pour éviter de lire Céline, Maurras, Bloy et Brasillach, même si parait il ce dernier était tellement « bon » en littérature que des écrivains non collabos l'ont défendu. Je suis comme Maxine, je ne peux séparer l'œuvre de l'auteur, et ce genre de chose m'a conduit à ne plus « pouvoir » lire MG Dantec depuis qu'il s'est rapproché du Bloc Identitaire (et pourtant j'aimais beaucoup ses livres). Je m'accroche souvent

avec des « littéraires » à ce sujet, certains semblant penser que produire de la littérature fait de vous un icône intouchable. Je voudrais revenir sur la « contextualisation »... je ne crois pas qu'on puisse comparer le « racisme » et l'époque de Voltaire et l'époque « moderne », celle de l'Occupation, où les atrocités des nazis et de la milice, leur projet ethnique étaient théorisés, connus et assumés.

jeanmarc | 4/03/12 | 21 h 19 min Ali: Mélenchon, comme tous les gauchards pratique l'indignation sélective; il serait intéressant de se pencher avec attention sur certains écrivains de gauche, notamment Aragon dont les noms de rue fleurissent ici et là et qui a soutenu, béni les égorgeurs et violeurs de religieuses ainsi que les incendiaires des couvents en Espagne pendant le front populaire, sans compter sur les crimes avérés d'Hemingway pendant la guerre d'Espagne. « Cachez ce sein que je ne saurai voir » Les tartufes de gauche; que je sache aucune chasse aux sorcières ne s'est exercée sur ces deux là; et ceux-ci sont les plus connus; je ne parle pas de Sartre et autres soutenant les pires des répressions communistes alors si vous voulez on peut discuter encore longtemps; mais faut-il pour autant s'interdire de citer ces auteurs... Non et désolé mais R Brasillach n'a pas qu'écrit des choses antisémites; le livre qui pour moi est une perle du romantisme moderne « Comme le temps passe » il fait d'ailleurs allusion dans ce livre au monde merveilleux du rêve quand René dans le chapitre intitulé: « La tentation » rejoint sa fiancée Florence pendant son sommeil et réitère cette expérience à loisir, cette exploration onirique est une des plus belle que j'ai lue il y a aussi cette scène d'un érotisme brûlant, ce corps à corps de deux amants tellement bien décrite dans « La nuit de Tolède » et j'oubliais de citer « Notre avant guerre » décrivant un passé étudiant au travers le vieux Paris.

Cardaillan | 31/07/12 | 23 h 57 min Vous avez tt à fait tort de prétendre (pour parer d'avance une éventuelle comparaison avec Voltaire) que l'existence de Brasillach se réduirait à l'antisémitisme. En réalité, l'œuvre de Brasillach n'est nullement celle d'un pamphlétaire antisémite. Il est, entre autres, un merveilleux traducteur de la poésie grecque (son anthologie a accompagné des générations d'hellénistes, cf la notice que lui consacrait J. Lacarrière dans son « Dictionnaire amoureux de la Grèce »), le biographe de Corneille, l'auteur de « Notre avant-guerre », chronique de ses années normaliennes et du Paris intellectuel et littéraire des années 20-30 (la politique est loin d'y occuper le devant), le romancier (qu'appréciait Mitterrand) de « Comme le temps passe » et des « Sept couleurs », etc. Jusqu'aux années 70 ses principaux titres étaient disponibles en ed. de poche et constamment réédités. La transformation de son image au cours des dernières années, alors même que la 2nde Guerre s'éloigne, est un phénomène assez curieux.

Site www.crepegeorgette.com, 27 02 2012

27 février 2012 par Valerie | Classé dans Crêpage de chignon.

Brasillach aux enchères chez Artcurial



203

ROBERT BRASILLACH

9 L.A.S. (1942-1944)

22 juillet 1942. Carte-lettre à Monsieur Jacques Lacroix, du Golf Hôtel, Bandol. Vacances ... Retour à Paris le 31 juillet... _

13 septembre 1942. 1 ff. in-4 plié en 4, recto uniquement. A Jacques [Lacroix] Critique. Sur un projet de livre en court « ... je craignais un de ces récits un peu lâches, un peu mous, et un peu imités du 'Grand Meaulne' que nous avons tous écrit ou eu envie d'écrire ... »

« "" je suis allé au Marché aux Puces et j'ai acheté une aquarelle de Jongkind qui est bien jolie, ... je lis toujours la vieille a.[ction]f.[rançaise] avec délectation.

7 décembre 1942.

1ff. in-4 plié en 4 recto 1 verso entête Je Suis Partout. A Maurice. Au sujet de réunion dite de « Solstice d'Hiver » « ... on célébrerait le jour le plus court

de l'année, c'est à dire celui après lequel les jours allongent et vont dans la bonne pente en signe d'espérance malgré tout... »: suivent des desiderata : « Absolument essentiel, des pièces ou l'on puisse faire du feu, ou l'on puisse dormir même par terre (car vraiment, les tentes, en décembre, c'est un peu froid ... malgré ton ascétisme funambulesque, peux-tu garantir cela ? » « pour la cuisine, c'est malheureusement moi qui la ferais ... que chacun apporte essentiellement des pommes de terre pour 2

repas et un peu de beurre ... » • 22 décembre 1942.

1 ff. in-4 plié en 4 recto uniquement. Papier pelure encre bleue turquoise. A mon cher Maurice [?] « ... je ne veux pas laisser fuir cette année où nous nous sommes connus sans te dire combien j'en suis heureux. Votre amitié à tous m'est très précieuse et je n'ai depuis que je suis rentré de captivité, éprouvé de véritable contentement qu'avec vous; Je te le dis comme je le pense ... ».

12 mars 1943.

1 ff. in-12 plié en 2 recto 1 verso. A en-tête de Je Suis Partout. Règlement de problème d'intendance culinaire, « ... en ma qualité de Frère Cuisinier que tu dises aux F.F. de la Loge de Brunoy d'apporter, 101 leur pain, 201 un peu de matières grasses, 301 du sel et chacun son sucre ... comme je ne te reconnais pas comme intendant et économiste mais que je te reconnais comme Führer je te demande l'autorisation d'inviter à ces agapes fraternelles deux ou trois garçons que je connais ... Michel Clerc et Marcel Giranet. Ils sont gentils et BONS FASCISTES... »

11 février 1944. Sens.

3 ff. in-12 recto 1 verso plié en deux; Papier libre. A Maurice. Lettre de la plus haute importance. Depuis août 1943, il n'est plus aux commandes de Je Suis Partout. Il ne croit plus en la victoire de l'Allemagne et se trouve dans un doute manifeste. « ... tu n'es pas le seul d'ailleurs à m'écrire, à venir me voir et toujours dans le même sens d'inquiétude vague ... Je connais les erreurs allemandes, je m'inquiète et m'étonne du destin de ce peuple qui a fédéré deux fois contre lui le monde entier. Mais maintenant j'ai contracté une liaison avec le génie allemand, je ne l'oublierai jamais. Nous avons cohabité ensemble. Cela n'a pas été un mariage, mais j'aurais couché avec l'Allemagne et le souvenir m'en restera doux ... Plus tu es bête plus tu es bon révolutionnaire ... intelligent est devenu une injure dans la bouche des Lesco, des Cousteau des gens du Cri du Peuple ... c'est charmant... J'ESSAIE DE VOIR CLAIR DANS LE CHAOS DE LA DISSIDENCE ... J'ai été à l'enterrement de Giraudoux. J'ai eu de la peine ... Je l'aimais bien et il m'a un peu appris à écrire ... » - 9 Juillet 1944. Sens. Voudrait publier dans Rév.[olution]Nat.[ionale] des contes de jeunesse, inédits, de Giraudoux. Ne veux plus lire certains auteurs de Je suis Partout, « jeune imbécile » dont Bauer : « ... Il Y a un an Bauer venait chez moi avec vous. Il cherchait à sortir avec moi : aujourd'hui - comme le temps passe! Il me trouve une sorte de vieillard ... »

18 juillet 44. Sens.

1 ff. in-12. Recto 1 Verso. Papier libre. Écriture dense. A Maurice. Se plaint que son courrier adressé à J. S. P. soit ouvert, « ... Ce sont des mœurs de flic et de curé ... parfois on me recolle l'enveloppe ... 1 » J'ai lu l'article censuré de Drieu [la Rochelle] Il y a des choses que je trouve bien. D'autres me font mal à la tête ... d'ailleurs je dois être mauvais européen ... un jour j'écrirais un article ... intitulé: L'EUROPE M'EMMERDE.

2000/3000€

204

ROBERT BRASILLACH

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE SEULE

Manuscrit, 4 ff. in-4 recto. Timbre « révolution Nationale » en haut à droite. Manuscrit établi au dos de copie imprimée pour la composition en Langues Vivantes. Allemande et anglaise. Publié sous ce titre dans Révolution Nationale du 15 avril 1944. Sur les trotskystes et leurs liens dans les grèves en Angleterre, pendant la guerre d'Espagne, sous Staline ... « ... Trotsky vivait et... sa dialectique ... tantôt passionnément lucide et brillante d'intelligence, continuait à s'exercer, démolissant la morale bourgeoise puis l'hypocrisie stalinienne, acharnée, avec une subtilité prodigieuse, à son unique travail de destruction, superbement habile, à montrer la faiblesse du monde condamné qui est le nôtre ... »

1500/2000€

205

ROBERT BRASILLACH

SIX HEURES À PERDRE

Troisième partie chapitre II complet - IV complet - fin du V - début du VI _17 + 19 + 12 + 5 n. in-12 recto. Très nombreuses ratures, ajouts, indications de mises en pages, écriture très dense. Il s'agit du manuscrit destiné à la publication en feuilleton dans Révolution Nationale du 11 mars au 10 juin 1944. A la fin de chaque partie est écrit « à suivre ». Le sujet, étroitement lié aux souvenirs de captivité de Brasillach, a dû être conçu immédiatement après son retour en France et à la fin de mars 1941. Le roman est encore tout mêlé aux impressions du camp. Les pages consacrées à la vie du camp ont souvent pour point de départ la chronique régulière qu'il avait entreprise dès son retour pour renseigner les familles des prisonniers. Quelques passages sont directement autobiographiques. Joint: le livre, chez Plon, 1953.

5000/7000€

206

ROBERT BRASILLACH

LES ALIBIS DE L'HISTORIEN

Manuscrits, 5 ff. in-4 recto. Papier libre. Au dos d'un tapuscrit [Présence de Virgile ?] contenant quelques corrections. Publié sous ce titre dans Révolution Nationale 5 Aout 1944. A propos d'un livre de M.

Lemonnier, La ruée vers l'or et de tout ces sujets qui ne sont pas honorés « ... Une histoire de l'arrière pendant la guerre de 14-18, une histoire des conditions de la vie prolétarienne, de la vie de la petite bourgeoisie pendant le dernier demi-siècle, une histoire de l'armée française et sa décadence de 1918 ..à 1940 ... une histoire de l'Action française ou des partis anarchistes à travers le monde ... voilà des sujets et il y en a vingt autres ... »

1500/2000€

Notes de Lectures

➤ Le grand Brigneau nous a quittés, mais son œuvre demeure. Pour célébrer sa mémoire, je suis allé fouiller dans le fond de ma bibliothèque pour relire son meilleur livre : « Mon après guerre ». Magnifique ! L'auteur raconte son histoire depuis le moment où il sort de la prison de Fresnes dans laquelle « épuré » et viscéralement anti-gaulliste est constamment calomnié dans les journaux où il travaille, et souvent foutu à la porte quand on découvre son passé... et ses idées qu'il n'a pas reniées, loin de là ! Il nous conte donc les péripéties de ces années difficiles, la naissance de ses premiers ouvrages, le combat pour l'Algérie française, la lutte à mener pour la patrie, l'honneur et la vérité. Tout cela avec un humour bon enfant et un amour immodéré de la vie, du bon vin et de la bonne chère. Un des principaux atouts de ce livre est que le récit est ponctué d'articles de journaux marquants qui seraient oubliés sans ces citations. 365 pages que l'on dévore sans jamais une minute d'ennui. L'ouvrage est encore en vente à la SA DPF BP 1 F-86190-Chiré-en-Montreuil France. Si vous ne le possédez pas, c'est le moment de l'acquérir. Vous ne le regretterez pas.

Altair, n° 157, septembre 2013

➤ Dans *Les 100 000 collabo* sous-titré *Le fichier interdit de la collaboration française* (Éditions du Cherche-Midi), **Dominique Lormier** raconte l'histoire du fichier des « collabos », deux volumes de plus de 2000 pages recensant les identités de 96492 « suspects et douteux » et dressé à la Libération par le responsable du contre-espionnage français, le colonel **Paul Paillole**, et révèle ainsi ce qu'il contient, ceux qui y figurent en bonne place comme ceux qui en sont bizarrement absents (400 pages, 22 euros).

Faits & Documents n° 440, 1-15 oct. 2017

➤ Aux Éditions Pierre-Guillaume de Roux, réédition de *Le romantisme fasciste* de **Paul Sérant**, une analyse de l'œuvre politique de six grands écrivains (**Abel Bonnard, Robert Brasillach, Louis-Ferdinand Céline, Alphonse de Châteaubriant, Pierre Drieu La Rochelle et Lucien Rebatet**) qui souhaitaient la création en France d'un nouvel ordre politique et social inspiré des expériences italiennes, allemandes et espagnoles (préface d'**Olivier Dard**, 355 pages, 32 euros port compris chez Facta).

Faits & Documents, n° 440, 1-15 oct. 2017



Jean-Pierre Montal

Maurice Ronet, les vies du feu follet

(PIERRE-GUILLAUME DE ROUX) 20 €

Jean-Pierre Montal signe ici un essai élégant et racé, à l'image de son sujet. Car, outre le fabuleux acteur, Maurice Ronet était un personnage de roman, lui à qui Roger Nimier devait dire : « J'écrivais pour vous depuis longtemps, sans le savoir. » Hussard du cinéma (et cela me coûte de le dire, ce revival hussard me fatigue tellement), Ronet était aussi un aventurier étrange, entre Castel et Mozambique. On croise dans les ruelles de sa vie des personnages qui lui ressemblent : Nimier, Nico (oui, l'ange diaphane du Velvet), Dominique de Roux (avec lequel il partit au Mozambique), Blondin, Jean Parvulesco... Côté politique, Ronet était bien à droite, sans complexe (car, bien entendu, chez lui tout était affaire de style), sympathisant OAS, conchiant 68, envoyant de l'argent à Le Vigan en Argentine, appréciant Céline, Drieu et Brasillach. Mais avec le détachement hussard, Ronet ne suivant qu'une seule route, la sienne. Avec élégance, panache, démesure et autodestruction. Jusqu'au bout, brûler la vie. On en a qu'une, alors... Maurice Ronet n'aura jamais eu 60 ans. Pas plus que Drieu ou Daniel Darc. Feux follets. Montal ciselle ici le tombeau que méritait Ronet, s'appuyant sur les témoignages de ceux qui l'ont bien connu (Anouk Aimée, Michael Lonsdale, Brigitte Auber, Xavier de Roux, Nadine Trintignant, Alexandre Astruc et... notre ami Philippe d'Hugues). Un personnage qui tranche avec la vacuité de notre époque. PG

Réfléchir & Agir, 2014

Préfacée par notre ARB Philippe d'Hugues, cette anthologie de *Je Suis Partout*, tellement liée à Robert Brasillach, est un document historique inestimable. Elle commence d'ailleurs très fort par une série de dessins humoristiques du talentueux et regretté Ralph Soupault. Sur le premier, on peut voir un zazou du *Resistance's bar* proposer le « cocktail FTP » à base de « gin anglais, whisky américain et vodka soviétique », ce à quoi son client demande d'y ajouter « beaucoup de sang français ». Plus loin, un autre qui n'a pas pris une ride (la lecture des éruccations hebdomadaires de BHL dans *Le Point* le confirme) : on y distingue trois lascars au profil de fils du désert interrogés par un commissaire qui leur demande des explications quant à l'assassinat d'un militant nationaliste et qui se voit répondre qu'il était un « maufais Vranzé ».

Au total, 86 articles sont reproduits sur une période courant du 6 août 1932 au 7 juillet 1944, dont 10 de Brasillach (« *Charles Maurras devant le monde nouveau* » du 7 novembre 1936, « *Un héros racinien et shakespearien* » du 4 juillet 1938, « *Les Français devant les Juifs* » du 17 février 1939, « *Premier mai* » et « *M. Benoist-Méchin premier historien de nos captifs* » du 2 mai 1941, « *Nous n'avons de respect que pour notre pays* » du 4 août 1941, « *Montoire... Moscou... Montfaucon* » du 18 octobre 1942, « *Les sept internationales contre la patrie* » du 25 septembre 1942 (celui qui, habilement trafiqué, est toujours présenté comme preuve de la complicité de Brasillach dans la solution finale), « *Révolution nationale et captivité romantique* » du 2 juillet 1943 et « *J'ai vu les fosses de Katyn* » du 9 juillet 1943 (article qui pesa de tout son poids, raison jamais avouée, dans sa condamnation à mort). Parmi les autres contributeurs multiples notons 13 articles de Lucien Rebatet, 7 de Pierre-Antoine Cousteau, 4 d'Abel Bonnard, 3 de Pierre Drieu La Rochelle... On trouvera par ailleurs des textes de Pierre Gaxotte, Thierry Maulnier, Daniel Halévy et même un de Céline.

Brasillach et Bardèche sont cités page 204 sous la plume de Pierre-Antoine Cousteau « *4000 kilomètres de guerre et de paix* paru le 15 juillet 1938 : « Depuis notre arrivée en Espagne, Brasillach, Bardèche et moi tentons un loyal effort pour apprendre à distinguer les uniformes, les grades et les insignes et sur l'Espolon, nous faisons une nouvelle tentative. »

Page 324, la fin du texte de Lucien Rebatet « *Une nouvelle ordure de Cocteau* » paru le 2 mai 1941, il est précisé que dans le même numéro, est annoncé une conférence de Robert Brasillach à la librairie *Rive Gauche* « *Pensez aux prisonniers !* »

Robert Brasillach et la famille Bardèche sont abondamment cités dans les lignes de Georges Blond du 2 juin 1941 « *NOTRE AVANT-GUERRE de Robert Brasillach* », reproduites plus loin et couvrant les pages 349 à 355.

Page 431, Brasillach est cité par Jacques-Napoléon Faure-Biguet dans « *Enfances de Montherlant* » paru le 20 septembre 1941 : « Dans Notre Avant-guerre, Robert Brasillach, parlant de J.N. Faure-Biguet, évoquait sa collaboration d'enfance avec Montherlant, et leurs « romans néroniens » : « C'étaient de petits cahiers avec des dessins, qu'on s'amusera sans doute à reproduire un jour ». Ce jour n'est pas encore tout à fait venu, mais pourtant on trouvera des extraits de ces cahiers et des dessins du Montherlant de dix dans Les Enfances de Montherlant que M. Faure-Biguet va publier ces jours-ci chez Plon ».

Pour finir, Suzanne Brasillach-Bardèche et son mari Maurice, sont cités par Robert Brasillach dans « *Révolution nationale et captivité romantique* » du 2 juillet 1943 (pages 482 à 499), que nous reproduisons également.

On ne peut que recommander l'acquisition de cet ouvrage, notamment pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Seconde Guerre Mondiale. Les textes, rien que les textes d'origine, loin des versions tronquées, voire carrément falsifiées...

ARB

Je Suis Partout, Anthologie (1932-1944), préface de Philippe d'HUGUES, Auda Isarn, 2012

L'armée allemande de la Seconde Guerre Mondiale, qui résista quatre ans contre le monde entier, eut de nombreux généraux qui se couvrirent de gloire. Rommel, Guderian, Lewinski von Manstein furent les plus connus. De part ses exploits militaires, Sepp Dietrich aurait mérité d'accéder à ce Panthéon, mais ce dernier lui est refusé, non pas à cause d'un manque d'exploits militaires, mais justement parce que ces derniers ont été réalisés sous l'uniforme à double runes des Waffen SS. Les éditions du Lore publient la première biographie en français du commandant de la 1^{re} division SS *Leibstandarte*, bien connue des joueurs de wargames sous l'abréviation LSSAH car elle est généralement la meilleure unité allemande (et même de tous pays) du jeu...

Dans cet ouvrage, même s'il traite évidemment de la Seconde Guerre Mondiale, on pouvait s'attendre à ne pas voir citer **Robert Brasillach**. Et pourtant, il l'est à deux reprises, **Maurice Bardèche** l'étant une fois. La première citation, pages 157 et 158, est en lien direct avec la division SS, qui n'était encore qu'une unité régimentaire, lors du reportage de Brasillach en Allemagne en 1937 : « Comme pour la manifestation de Bayreuth, celle de Nuremberg trouve cette année-là un mémorialiste français, Robert Brasillach. Son analyse n'est tout d'abord pas éloignée de celle d'Alphonse de Châteaubriant, son aîné : « Devant nous, on interroge quelques-uns de ces jeunes gens. Ils viennent presque tous de Saxe et de Franconie. Tout à l'heure, on nous dira le programme de la journée : lever à cinq heures, coucher à dix, c'est un programme fort militaire et assez strict. Seulement, il y a dans ces rapports de ces garçons entre eux (ils appartiennent à toutes les classes sociales), comme dans les rapports des chefs et des subordonnés, une sorte d'unité, de camaraderie rude. Là est la nouveauté incontestable du III^e Reich qui fait la force la plus redoutable de l'Allemagne. La *Hitlerjugend*, les SS, couchent sur la paille dans leurs bivouacs. Ici, il y a des lits, des chambrées d'une propreté rigoureuse, ornées d'une grande croix (je dis bien : une croix, et non pas une croix gammée). Et naturellement, un peu partout, ces garçons promis à la vie âpre ont dessinés des parterres de fleurs. »

Après la description vient l'inquiétude pour la France, quand Brasillach découvre le camp de la Leibstandarte : « C'est à la France que nous songeons. Il y a bien des choses en Allemagne qui sont différentes de celles qu'il nous faut, que nous ayons le droit de ne pas aimer. Mais est-ce que vraiment on nous fera croire que désormais les grands sentiments sont incompréhensibles à la France, qu'on ne pourrait pas les réapprendre à la jeunesse française, que nous ne pourrions pas les subir chez nous, à notre mode à nous ? C'est une forme de regret qui nous poursuit à chaque instant, quand nous pensons à ce que la démocratie a fait de la France. D'autant plus que nous n'emportons pas de ce bref séjour en Allemagne l'émerveillement qui saisit tant de voyageurs français un peu naïfs, « frères qui trouvent beau tout ce qui vient de loin », et qu'a saisis la grâce brusque de l'hitlérisme. Même en si peu de temps, il faudrait n'avoir pas d'yeux pour voir, et si nos sentiments à l'égard du phénomène d'outre-Rhin sont complexes, c'est que justement il y a beaucoup à dire » (tiré de *Notre Avant-guerre*, pages 348 à 350 de l'édition de 1992). Cette présence de la croix christique n'est pas incongrue quand on sait que Sepp Dietrich était catholique pratiquant.

Brasillach est ensuite cité encore page 159, toujours à travers le même ouvrage : « Plus que jamais, la Leibstandarte est une vitrine essentielle dont Hitler se sert pour impressionner les masses, mais aussi les visiteurs étrangers. Du 22 au 29 septembre 1937, Sepp est maître d'œuvre du programme d'honneurs militaires qui sont rendus à Benito Mussolini lors de son séjour officiel en Allemagne, tout d'abord à Munich puis à Berlin. Un des grands moments de ce voyage est le dépôt de gerbes aux victimes du putsch de 1923 et le salut de la Blutfahne devant la maison brune de la capitale bavaroise.

Parmi les milliers d'anonymes qui assistent au spectacle figure un jeune Français que nous avons déjà rencontré, Robert Brasillach. Dans Notre avant-guerre, il écrit : « Le matin du dimanche avait lieu la cérémonie la plus singulière du III^e Reich, celle de la consécration des drapeaux. On amène devant le Führer le « drapeau du sang » (...). Le chancelier saisit d'une main le drapeau du sang, et de l'autre les étendards nouveaux qu'il devait consacrer. Par son intermédiaire, un fluide inconnu doit passer, et la bénédiction des martyrs doit s'étendre désormais aux nouveaux symboles nouveaux de la patrie allemande. Cérémonie purement symbolique ? Je ne crois pas. Il y a réellement, dans la pensée d'Hitler comme celle des Allemands, l'idée d'une sorte de

transfusion mystique analogue à celle de la bénédiction de l'eau par le prêtre, - si ce n'est, osons le dire, à celle de l'Eucharistie. Qui ne voit pas dans la consécration des drapeaux l'analogue de la consécration du pain, une sorte de sacrement allemand, risque fort de ne rien comprendre à l'hitlérisme. Et c'est alors que nous sommes inquiets. Devant ces décors graves et délicieux du romantisme ancien, devant cette floraison immense des drapeaux, devant ces croix venues d'Orient, je me demandais le dernier jour, si tout était possible. On peut donner à un peuple plus de vigueur. Mais peut-on vouloir tout transformer jusqu'à inventer des rites nouveaux, qui pénètrent à ce point la vie et le cœur des citoyens ? Le Français, qui comprend mal l'étranger, commence, avant de comprendre, par s'étonner ».

Cet étonnement et cette inquiétude, il est peu probable que Sepp les ressente, ni même en ait conscience. Il participe fièrement à la cérémonie - expression mythique et concentrée d'une religion nouvelle pour les uns, blasphème païen pour les autres - et regarde les hommes de la Leibstandarte en devenir les servants au visage de cire et aux points-flambeaux vers le ciel ».

Maurice Bardèche, lui, est cité page 284 : « Dans son livre *Qu'est ce le fascisme ?*, paru en 1961, Maurice Bardèche a étudié ce phénomène d'un œil critique : « Ils ont versé dans la SS d'autorité, sans aucune formation, sans autre vérification qu'une prise de sang, tous les effectifs de la police et de l'administration pénitentiaire, qui comprennent, comme on peut le présumer, beaucoup de gens que leur naturel et leur passé ne prédisposent pas spécialement aux vertus héroïques. Cela ne leur suffit pas. L'administration boulimique des SS incorpora, en outre, pendant les dernières années de la guerre, des territoriaux et des laissés-pour-compte de la mobilisation, variété militaire analogue à celle des valets qui suivaient au XVI^e siècle les armées combattantes et qu'on précipita pêle-mêle dans les tâches les plus inattendues. Cette politique aberrante eut les résultats qu'il fallait attendre. L'élite que le régime voulait constituer comprenait en 1939 quelques dizaines de milliers d'hommes qui formèrent ces divisions de choc dont tout le monde connaît le nom. Mais, à la fin de la guerre, la direction des SS commandait à des millions d'hommes utilisés à n'importe quelle besogne et qui n'avaient de commun avec les SS que le sigle qu'ils portaient au col et la satisfaction d'avoir quatre grands-pères aryens. C'est exactement le contraire qu'il fallait faire. L'histoire du national-socialisme doit nous apprendre que les charges et les insignes de l'élite ne se distribuent pas comme des feuilles d'impôts, que le dépôt qui est ainsi remis est trop précieux pour qu'il tombe entre n'importe quelles mains » (pages 39-40 de l'édition de 1961). »

ARB

Klemens Wingler, *Dietrich, Oberstgruppenführer*, Editions du Lore, 2009

Les ARB à l'Institut Emmanuel Ratier

Ce 14 octobre 2017, notre président Philippe Junod, s'est rendu à l'inauguration de l'Institut Emmanuel Ratier (IER).

Il s'agit d'un vaste centre d'archives dont le site de consultation est situé dans le centre de la France, projet du regretté Emmanuel Ratier, journaliste et documentaliste trop tôt disparu, le 19 août 2015. Grâce à ses filles et à quelques amis dévoués, même si beaucoup de travail reste à faire, l'IER est désormais une réalité. L'institut reçoit maintenant des archives privées et commence même à accueillir des chercheurs malgré l'absence de fichier numérique et de matériel de reprographie. Avis aux donateurs* !

Une des salles, consacrée aux archives sur le cinéma, porte le nom de Robert Brasillach et Maurice Bardèche. Le président Junod a présenté les ARB devant une centaine de personnes, dans une chaleureuse allocution d'où il ressortait que nulle entreprise n'est périssable tant qu'il y a des hommes pour s'y dévouer.

Parmi les intervenants, citons Marc Laudelout, du *Bulletin Célinien* qui venait de fêter son n°400. Il a brillamment animé une table ronde consacrée à la littérature des Hussards.

Pour contacter l'IER, écrire à archivexin@orange.fr BP 19 - F-60240 Chaumont en Vexin.

MD

- Les donateurs français recevront un reçu de défiscalisation.

Notes de Lecture

Paraz le rebelle

Auteur de livres aux titres aussi savoureux que *Valsez saucisses* et *Le Menuet du haricot*, Albert Paraz se devait d'avoir sa biographie. C'est désormais chose faite grâce à Jacques Aboucaya qui cite à deux reprises **Robert Brasillach** dans ce livre. Tout d'abord en rappelant à juste titre le prix que les intellectuels eurent à payer en 1945 : « *D'autre, à commencer par Brasillach, bien sûr, qui y laissa la vie, mais aussi Gaxotte, Marcel Aymé, Jean de la Varende, parmi plusieurs écrivains de valeur, payèrent cher leur compromission supposée.* ». Ensuite, en rappelant les divergences très gauloises entre les diverses familles du nationalisme : « *Il y a d'ailleurs dans ces milieux nationaux toutes sortes de rivalités, de clans, et de jalousies. On peut presque dire que les mordus de Brasillach sont tout différents des mordus de Céline.* ». Ceci est d'ailleurs quelque peu démenti car l'association des Amis de Brasillach, basée à Genève, est en meilleurs termes avec le *Bulletin Célinien*, basé à Bruxelles.

ARB

Jacques Aboucaya - *Paraz le rebelle - L'Âge d'Homme* - 2002

Les Vichysto-Résistants

Dans son ouvrage sur ceux qui, depuis Vichy, organisèrent une forme de résistance intérieure, Bénédicte Vergez-Chaignon cite, à deux reprises, **Robert Brasillach**, qui ne faisait pas partie de ces derniers ; l'opposition entre « Parisiens » et « Vichystois » étaient de plus en plus gommées des livres d'histoire. A la page 610, elle évoque Maurice Bardèche et donne son explication de l'engagement ultérieur du beau-frère de Brasillach : « *L'interprétation revancharde donnée aux propos de Remy dissuade durablement toute réflexion sur la portée de la matrice de 1940. A-t-on le moins du monde envie de « refaire l'histoire » avec Bardèche qui, depuis la stupeur qui l'a saisi lors de l'exécution de Brasillach, a transformé un sentiment d'échec absolu en haine imprescriptible ? Dans sa Lettre ouverte à François Mauriac (1947), il s'est placé dans le camp de ceux qui, estimant l'épuration illégale puisqu'ont été condamnés des citoyens qui n'avaient fait qu'obéir au gouvernement légal de Pétain, réclament non point clémence mais réparation.* » A la page 678, elle cite une seconde fois Brasillach, toujours lié avec Bardèche : « *Morand n'est assurément pas le seul, dans sa mouvance, à savourer la « divine surprise » de voir les petits frères des soldats de la classe 60, auxquels en appelait Brasillach, déboulonner les effigies du gaullisme et de la Résistance. Dans la revue de Maurice Bardèche, Défense de l'Occident, on découvre une indulgence inattendue pour les trotskistes, pro-chinois et anarchistes en tout genre parce qu'ils ont mis à mal le chef de l'Etat tant haï.* »

ARB

Bénédicte Vergez-Chaignon, *Les Vichysto-Résistants*, Perrin, 2008

Paris dans la Collaboration

Il y a une vingtaine d'années, Francis Bergeron avait écrit un ouvrage *Paris by right* où le militant nationaliste pouvait, arrondissement par arrondissement, manger, lire, prier ou chiner à droite. Dans une optique différente, Cécile Desprairies consacre un épais ouvrage (près de 700 pages) du même genre sur le tout-Paris de l'occupation. Nous y avons en son temps consacré quelques lignes. Ce *Feldgrau et Millau* retrace, arrondissement par arrondissement, rue par rue, la présence allemande dans la capitale de 1940 à 1944. Ouvrage très intéressant, que la préface d'un Serge Klarsfeld égal à lui-même, ne parvient pas à gâcher, dressant la liste de ce qui fut réquisitionné et ce qui ne le fut pas... Un amateur d'histoire peut ainsi savoir les immeubles (généralement aux angles des rues) qui logèrent les diverses administrations allemandes, mais aussi les hôpitaux devenus « militaires », le sort de tel ou tel restaurant et même des maisons closes (on peut ainsi savoir tant celles qui assuraient le repos du guerrier tudesque que celle prise par Drieu la Rochelle). Les réquisitions sont parfois ironique : on apprend que le 12 rue d'Auber, dans le 9^e arrondissement, siège de l'*Intourist* - agence de voyage officielle soviétique - est devenu une fois réquisitionné, celui de la L.V.F. Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme) qui organisait une tout autre sorte de voyage en URSS...

Robert Brasillach est cité à plusieurs reprises, à travers certains bâtiments. Son appartement bien sûr, annoncé succinctement : « 5-7 rue Rataud 5^e Domicile de Robert Brasillach ». Ses activités ensuite : le journaliste de *Je Suis Partout* dont il est précisé que « En 1937, Robert Brasillach rédacteur en chef. Il y restera jusqu'en 1943 ». En effet, les autorités allemandes ont réquisitionné le 186, rue Richelieu, dans le 2^e arrondissement comme nouveau siège de *Je Suis Partout* pour remplacer le 11, rue Marguerin, 14^e ; le spécialiste du cinéma quand il est question du « 7 avenue de Messine, 8^e, Hôtel particulier Cotnaréanu (directeur du Figaro en exil) réquisitionné par le Comité d'organisation de l'industrie cinématographique (COIC) ». L'écrivain enfin avec la création de Librairie Rive-Gauche : « 47 Boulevard Saint Michel – le Café d'Harcourt la devient Librairie allemande rive gauche. Henry Jamet est nommé gérant de la librairie Rive gauche. Il est également gérant des éditions Balzac et fondateur en 1943 de la revue *Chronique de Paris* où il accueille Brasillach et L. Rebatet, venus de *Je Suis Partout*. ».

De même, pour d'autres bâtiment, des extraits du *Journal d'un homme occupé* (période de l'été 1944) sont mis en exergue : à deux reprises, au sujet des restaurants : « Les prix des restaurants du marché noir montaient à une allure vertigineuse : de jour en jour, pour le même repas, les additions s'enflaient d'une centaine de francs (...) On venait de voir apparaître d'étranges affiches roses dans chaque maison. Il y était dit que la situation du gaz était catastrophique, la fourniture en serait totalement et irrévocablement coupée à la fin du mois. Il fallait donc dès à présent s'inscrire dans les mairies pour être affecté à un centre de cuisine où l'on irait chercher des portions chaudes. Tous les restaurants seraient obligatoirement fermés. Le spectre de la « cuisine communautaire », déjà apparu en certaines villes de province, venait de se montrer à Paris, à la consternation générale (...) Nous ne nous fîmes naturellement pas inscrire. ». Toujours dans le domaine alimentaire, cette citation de Brasillach pour le bâtiment de l'Union Générale des Etudiants, 20, rue Gay-Lussac, 5^e arrondissement : « Nous fîmes là et ailleurs quelques « derniers dîners » qui n'étaient jamais les derniers. Nous étrennâmes un restaurant nouveau, qui s'ouvrait le 13 août rue Gay-Lussac. ».

Au 10, rue de Solférino, 8^e arrondissement, se trouvait le Ministère de l'Information. Un extrait de Brasillach rappelle l'assassinat du ministre Philippe Henriot : « A la fin de juin, comme j'étais à Paris, j'appris l'assassinat de Philippe Henriot. Une foule énorme se pressait rue de Solférino, au ministère de l'Information, pour saluer le corps, émue jusqu'aux larmes, et je pense aujourd'hui que la même foule, deux mois plus tard, avait hardiment changé d'attitude. On apprit peut après que George Mandel, détenu en Allemagne, avait été remis à la Milice, qui l'avait fait exécuter, d'une façon quasi-clandestine, qui manquait au moins de franchise ». Ce bâtiment est toujours à vocation de propagande puisque actuellement... le siège du Parti Socialiste.

Au, 1 rue de Talleyrand, 7^e arrondissement, l'ancienne Ambassade de Pologne est devenu l'Institut allemand : « Un soir, je fus invité à l'Institut allemand, c'était visiblement, celui-là, un dîner d'adieu, très intime. Le soir était beau. Dans le jardin, nous restâmes longtemps à causer, à évoquer ce qui avait été, ce qui aurait pu être. Les arbres laissaient tomber leur douceur, il y avait encore des moments délicieux, et les veillées funèbres ont leurs charmes. Demain, l'Institut allait fermer : mais pourquoi ne nous retrouverions-nous pas après la guerre ? La besogne qu'avait faite l'Institut en France, tous les intellectuels français de bonne foi pouvaient en témoigner, avait été sans hypocrisie, et les services étaient grands qu'il avait rendus aux vies humaines, et à la poésie des deux peuples ». Parmi les citations de ce livre, Gerhard Heller fait allusion à Robert Brasillach : « Une des dernières fois où je le vis à un thé de l'Institut allemand, au début de l'année 1944 » (*Un Allemand à Paris, 1940-1944*)

L'Avenue de l'Observatoire, 14^e arrondissement, voit Brasillach illustrer le changement de pouvoir : « Je marchais dans un Paris surprenant, bariolé de drapeaux français, avec quelques drapeaux alliés, et parfois, mais rarement, le drapeau soviétique. Ici et là, des carreaux cassés, les traces d'une lutte qui ne m'apparut pas comme bien vive, je dois l'avouer. Une foule énorme dans la rue, un air de foire populaire et de liberté indéniable, parfois des barricades ou des blockhaus allemands éventrés. J'avais, ayant ôté mes lunettes par un artifice un peu risible pour éviter d'être immédiatement reconnu, vers l'observatoire et l'avenue d'Orléans. Il faisait doux, c'était la première journée de la fameuse Libération, et je m'arrêtais aux vitrines pour regarder les photos qui avaient remplacé celles du Maréchal, les « English

spoken » à la place des « Man spricht deutsch » et tout le grand arroi des retournements de vestes commerciaux. »

Sur le plan des loisirs, deux lieux aux deux extrémités de Paris ont permis à ce livre de citer Brasillach. Tout d'abord le Viaduc de Passy, 16^e arrondissement : « D'énormes vacances s'abattaient sur la ville. Il n'y avait plus de sens interdit. On se baignait dans la Seine. Au pied du Trocadéro, quelques milliers de jeunes gens et de jeunes filles, sur les larges quais bâtis pour l'exposition de 1937, transformaient la Seine en piscine, et montraient les maillots multicolores que l'océan ne verrait pas. Saint-Tropez et Deauville étaient à Paris. C'était le 18 août au soir que je les vis, heureux, insoucians, merveilleux symboles de la légèreté de la ville. » ; puis le Théâtre des Arts et Batignolles, 78 bis boulevard des Batignolles, 17^e arrondissement : « La moitié des stations de métro étaient fermées, les séances de cinéma étaient réduites à cinq par semaine, les théâtres ouvraient à sept heures, se débarrassaient de leurs toits, et faisaient jouer leurs acteurs dans un crépuscule glauque qu'on appelait « lumière naturelle » ».

Parmi les extraits d'ouvrages, **Maurice Bardèche** est également mis à contribution pour la Place de la Sorbonne. En ce temple de la culture, il ne pouvait faire autrement que de parler de son beau-frère : « J'écrivais ces lignes quand je suis passé par hasard devant cette place de la Sorbonne, où se trouvait autrefois la librairie Rive-Gauche qui avait été la cause de ma disgrâce. Les murs seuls, témoins obstinés, étaient restés, comme ceux de ces églises qu'on avait transformées pendant la Révolution en grenier à foin. Sur le grand bâtiment d'angle qui occupait à la fois le boulevard Saint-Michel et un côté de la place de la Sorbonne, les vitrines avaient disparu. De tristes murs aveugles les avaient remplacées. (...) Un sas donnait accès à un souk ténébreux. Je cherchais en vain le rayon à vingt francs (...). C'était pourtant là que s'étendait, jadis, au milieu des livres, le salon au centre de la librairie où Montherlant, Jean Anouilh, Cocteau, Brasillach, Rebatet avaient signé leurs livres. »

ARB

Cécile Desprairies – Paris dans la Collaboration – Seuil – 2009

France, Les véritables enjeux

Dans cet ouvrage politique publié en 2013 chez Picollec, *France, les véritables enjeux*, Thierry Gobet rend hommage à de nombreux auteurs classés à droite, parmi lesquels **Robert Brasillach** dont il rappelle le rôle dans la dénonciation des crimes communistes : « L'alliance avec l'URSS et sa fourniture en armement au cours de la Seconde Guerre Mondiale (les Anglo-Saxons lui fournissaient environ les quatre cinquièmes de son arsenal) malgré une fois encore l'invasion de la Pologne avec le massacre de Katyn (connu immédiatement des dirigeants anglo-saxons) et dénoncé par R. Brasillach, après une enquête sur place (« J'ai vu les fosses de Katyn (*Je Suis Partout*, 9 mars 1943) », la déportation d'un million et demi de Polonais en Sibérie et celle dans les Pays Baltes (un tiers de la population exterminée) ».

ARB

Thierry Gobet – France, les véritables enjeux – Picollec – 2013

LE DOCUMENT

En annexe au présent *Bulletin* (cf. page de couverture), nous offrons à nos ARB un fac simile (original publié en format A5) d'une plaquette de présentation de trois conférences données, vraisemblablement dans le 2^{ème} moitié des années 50, au Théâtre de la Cour Saint-Pierre en Vieille Ville de Genève.

Les deux premières avaient pour orateurs Giuseppe Patane et Georges Oltramare, dit GEO, et pour sujet, respectivement Malaparte et Sacha Guitry. La dernière fut dédiée à **Robert Brasillach** par Jean Hort (1898-1968), producteur et comédien vaudois qui rejoindra les Pitoëff dans les années 30 et jouera à la Comédie de Genève jusqu'en 1959 (pour plus d'information, voir le Dictionnaire historique de la Suisse). On remarquera la notice émouvante sur Brasillach et, de façon anecdotique, les annonceurs aux enseignes de renom dont la publicité côtoie le nom du Poète de Fresnes. Tout simplement impensable aujourd'hui.

INDEX
du Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach,
n°142, Hiver 2017

Auteurs :

Aubert (Anne) : 142/10
Bouyer (Anne-Marie) : 142/10 et 142/15-24
Delcroix (Monique) : 142/36
Gillieth (Pierre) : 142/33
Junod (Pascal) : 142/2
Laudelout (Marc) : 142/11-12
Leopoldi (Jean-Luc) : 142/14

Marmin (Michel) : 142/13
Narholm (Éric) : 142/6-8
Roux (Pierre-Guillaume) : 142/13
Siaso (Andrè) : 142/4
Valérie (site "Crepegeorgette.com") : 142/28-31
Viguié (Damien) : 142/25

Mabire (Jean) : 142/26-27

Noms :

Bardèche (Maurice) : 142/25 et 142/37
Brigneau (François) : 142/33
Céline : 142/11-12
Garaudy (Roger) : 142/9

Hort (Jean) : 142/39
Lacroix (Jacques) : 142/31
Le Pen (Jean-Marie) : 142/28-31
Môquet (Guy) : 142/14

Institutions, Mouvements, Partis, Salles de spectacles, etc. :

Artcurial : 142/31
Institut Emmanuel Ratier : 142/36
Théâtre du Nord-Ouest (Paris) : 142/9

Théâtre de la Cour Saint-Pierre (Genève) :
124/1 et 39

Médias audiovisuels et Internet:

"Crepegeorgette.com" (27 février 2012) : 142/28-31

Titres :

100 000 collabos (Les). Le fichier interdit de la collaboration française (Dominique Lormier, éditions du Cherche-Midi) : 142/33
Action Française (n°2955, 18 mai 2017) : 142/13
Altair (n°157, septembre 2013) : 142/33
Bérénice. La Reine de Césarée (Robert Brasillach) : 142/9
Bulletin célinien : 142/11-12
Bulletin des ARB (n°124) : 142/28
Dietrich, Oberstgruppenfuhrer (Klemens Wingler, 2009) : 142/35-36
Éléments (n°133, 2009) : 142/13
"Europe Nouvelle" de Hitler (L'), une illusion des intellectuels de la France à Vichy (Bernard Bruneteau, Editions du Rocher) : 142/26-27
Faits & Documents : 142/33
France, les véritables enjeux (Thierry Gobet, Éditions Picollec, 2013) : 142/39
Je Suis Partout. Anthologie (1932-1944) (préface de Philippe d'Hugues, Auda Isarn, 2012) : 142/11-12 et 142/34
Liv' Arbitres : 142/13
Maurice Ronet, les vies du feu follet (Jean-Pierre Montal, Editions Pierre-Guillaume de Roux) : 142/33

Nouvelle Revue d'Histoire (n°8, septembre-octobre 2003) : 142/26-27
Nuremberg ou la terre promise (Maurice Bardèche, Éditions Kontre Kulture) : 142/25
Paraz le rebelle (Jacques Aboucaya, Éditions L'Âge d'Homme, 2002) : 142/37
Paris dans la Collaboration (Cécile Desprairies, préface de Serge Klarsfeld, Seuil, 2009) : 142/37-39
Poèmes de Fresnes (Robert Brasillach ; dits par Pierre Fresnay ; réédition en CD, 2017, Éditions Durendal) : 142/4
Réfléchir & Agir (n°43, hiver 2013) : 142/6-8
Réfléchir & Agir (n°55, hiver 2017) : 142/25
Réfléchir & Agir : 142/33
Romantisme fasciste (Le) (Pierre Sérant, préface d'Olivier Dard, Éditions Pierre-Guillaume de Roux) : 142/33
Société d'Études céliniennes (Actes de la journée d'études Céline-Paulhan, 2008) : 142/3-4
Vichysto-Résistants (Les) (Bénédicte Vergez-Chaignon, Éditions Perrin, 2008) : 142/37